

REVUE

D'HISTOIRE DU

BAS-SAINTE-LAURENT

VOLUME X NUMÉRO 1

3,95\$



Cacouna, paradis du tourisme
Ernest Lepage et ses explorations
Botaniques

Sommaire

photo de la couverture:

-Course de chevaux à Cacouna (Fonds
Belle-Lavoie, Musée du Bas Saint-Laurent)

**Revue publiée par la
Société d'Histoire régionale
du Bas-Saint-Laurent**
C.P. 332
Rimouski, Québec
G5L 7C3

Conseil d'administration

Jacques Lemay, président
Louis Trépanier, vice-président
Michel Plante, trésorier
Sylvain Gosselin, secrétaire
Jean-Charles Fortin, administrateur
Marie East, administratrice

Comité de rédaction

Jean-Charles Fortin
Louis Trépanier

Conception graphique

Annemarie Bourassa

Politique rédactionnelle

Les personnes intéressées à publier
des articles, notes de recherche,
notes bibliographiques ou comptes
rendus peuvent faire parvenir leurs
textes en tout temps.

Il n'est pas nécessaire d'être un
spécialiste pour publier dans la
Revue d'Histoire. Le comité de
rédaction peut, dans certains cas,
assurer un support technique aux
auteurs. Les textes sont lus par le
comité et recommandés, selon le
cas pour publication. Les auteurs
demeurent cependant responsables
du contenu de leurs textes. Une
invitation pressante est faite aux
intéressés.

Dépôt légaux:
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0381-8454
Société d'Histoire régionale du Bas
Saint-Laurent

Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent

VOLUME X NUMÉRO 1

JANVIER AVRIL 1984

Editorial:

Une société de plus en plus active **2**

Ernest Lepage, prêtre et ses explorations botaniques

Yves-Marie Dionne, UQAR (1) **3**

Histoire d'une belle rimouskoise:

La maison Gauvreau

Antonio Lechasseur

□ La maison Gauvreau, aspect architectural

Michel L. St-Pierre

□ Joseph Gauvreau (1870-1942). Éléments bibliographiques

Jacques Lemay

7

Le canon du Bic

Jean-Marie Boucher **14**

Cacouna, paradis du tourisme au XIXe siècle

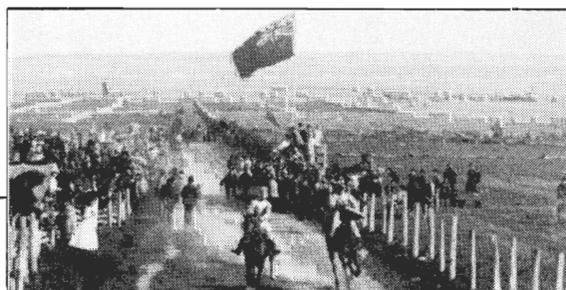
Lorraine Boivin **16**

Les agronomes et le développement régional:
Sociologie de l'action agronomique
dans le Bas-St-Laurent

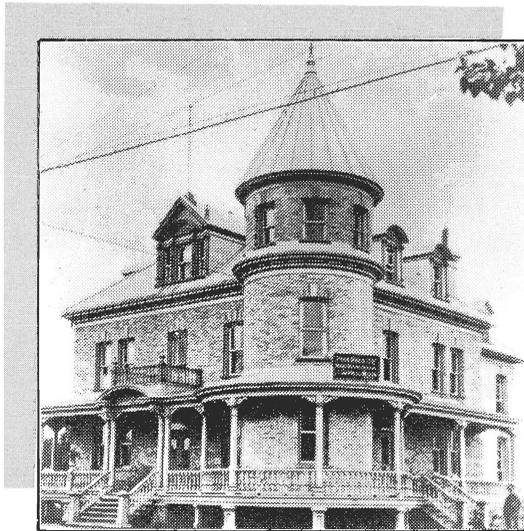
Bruno Jean **28**

Parutions récentes

Jean-Charels Fortin, Antonio Lechasseur,
Louis Trépanier **29**



Éditorial



UNE SOCIÉTÉ DE PLUS EN PLUS ACTIVE

Les dernières semaines ont vu la création d'un nouveau comité à la Société d'Histoire. Plusieurs personnes intéressées à la protection de notre patrimoine se sont regroupées pour former le *Comité du Patrimoine de la Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent*.

Né d'une urgence, à savoir la menace de démolition, par la compagnie Irving, de la maison Gauvreau à Rimouski (voir l'article sur le sujet dans ce numéro) et pour laquelle un avis d'intention de classement a été obtenu du Ministère des Affaires Culturelles, ce comité s'est donné comme objectif de voir à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine bâti dans notre région. Pour y parvenir, le comité procédera par le biais de l'information et de l'animation auprès de la population de même que par la concertation avec les différents intervenants dans le domaine.

Partant d'une définition large du concept de patrimoine bâti, le comité cherche à promouvoir la protection non seulement des édifices ayant une valeur historique et culturelle mais aussi de l'environnement dans lequel ces

bâtiments sont situés. Ainsi, on peut songer par exemple à la protection d'un parc ou d'un quartier ayant un attrait particulier.

L'action du comité se veut aussi préventive. En sensibilisant la population en général et les différents groupes que la question touche on pourra peut-être diminuer le nombre des démolitions ou des interventions en catastrophe que l'on doit parfois effectuer pour protéger un de ces biens.

Dans le cadre de la Semaine des loisirs scientifiques, la revue publiée dans ce numéro un article sur l'abbé Ernest Lepage, botaniste de renom à qui l'on doit de nombreux travaux sur la flore québécoise. Au cours de sa carrière, l'abbé Lepage fit de nombreuses découvertes qui vinrent enrichir les connaissances de tous les botanistes.

Cette parution coïncide avec le lancement de cette semaine, le 1er novembre 1984 à l'Université du Québec à Rimouski. Nous sommes heureux de pouvoir nous associer à cette activité pour une première fois. Espérons que l'expérience se répétera.

Dès à présent, il nous est pos-

sible de vous annoncer la parution de notre prochain numéro qui sera vraiment spécial. Il s'agit d'un numéro thématique qui portera sur la naissance et l'évolution de la presse dans la région bas-laurentienne. Yvan Morin et Antonio Lechasseur, les rédacteurs de cette parution ont réuni une brochette impressionnante de collaborateurs qui aborderont, chacun à leur manière, un aspect particulier de la presse périodique régionale. Les contributions se répartiront en diverses études de cas et de nombreux témoignages de personnalités ayant participé à cette histoire de la presse.

Ce numéro de la revue devrait vous parvenir durant le mois de février prochain. □

Ernest Lepage, prêtre et ses explorations botaniques

Yves-Marie Dionne, UQAR (1)



-L'abbé Ernest Lepage (Photo Gérard Lacombe)

1. Brève biographie

1905, 1er juin	Ernest Lepage naquit à Rimouski d'Athanase Lepage, cultivateur, et de Marie Dubé
1981-1926	Cours classique au Séminaire de Rimouski, Bachelier ès Arts
1926-1929	Théologie au Grand Séminaire de Rimouski
1929-1933	Vicaire à St-Moïse
1933-1936	Cours agronomique à l'École Supérieure d'Agriculture de La Pocatière, Bachelier ès Sciences Agricoles
1936-1961	Professeur à l'École d'Agriculture de Rimouski
1943	Maîtrise ès Sciences à l'Université Laval
1961-1975	Curé de St-Simon de Rimouski
1975	Retiré à Rimouski
1981, 4 janvier	Décès à Rimouski

1 L'homme

Monsieur Lepage est un descendant direct du premier Seigneur Lepage de Rimouski.

Sa famille est aussi liée au premier Seigneur de Trois-Pistoles: Jean Rioux, au Seigneur de l'Isle-Verte: Jean-Baptiste Côté, au premier Seigneur de Terrebonne: Louis Lepage. Les figures 1 et 2 représentent la lignée et les armoiries de la famille Lepage.

De ces premiers défricheurs, monsieur Lepage possède l'ardeur et l'audace, le sens pratique et l'esprit d'aventure. De santé délicate, il est un marcheur infatigable; soumis à un régime sévère, il sait s'accomoder de rat musqué rôti à la mode esquimaude. Le sang des anciens coureurs de bois ou chercheurs d'or semble gonfler ses veines; mais s'il remonte les rivières ou escalade les montagnes, c'est pour tenir en ses mains une faible plante encore inconnue, la décrire avec précision, raconter ses origines ou localiser son aire avec distribution. Depuis plus de cinquante ans, il y trouve une joie qui semble toujours augmenter.

2 Le disciple

C'est en classe de Philosophie première année de son cours classique (1925) que tomba dans un esprit fertile cette petite graine qui devait devenir un grand arbre. En effet, dans son cours d'initiation aux sciences naturelles, l'abbé A.-A. Dechamplain sut communiquer un peu de sa ferveur à son jeune disciple, se faire son compagnon d'expédition dans la suite et lui continuer, depuis d'un demi-siècle, la fidélité de son amitié.

Dès 1929, envoyé comme vicaire à St-Moïse, après un court séjour à l'évêché de Rimouski, le jeune abbé Lepage profitait de ses loisirs pour herboriser dans la région et se monter lentement un herbier.

En 1933, il partait pour l'École Supérieure d'Agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière en vue de devenir Bachelier ès Sciences Agricoles. Là, la petite plante de la science put approfondir ses racines, forti-

fier sa tige, développer sa ramure sous l'influence du professeur de botanique, le Dr Elzéar Campagna, qui "a tenté de me communiquer un peu de feu sacré pour l'étude des plantes et j'avoue qu'il a réussi" écrira plus tard monsieur Lepage (*Nat. Can.* 70: 196-198, 1943).

À partir de ce moment, ses activités botaniques ne cesseront plus. Tout en étant professeur à l'École d'Agriculture de Rimouski de 1936 à 1943, il sillonne la région de Rimouski et de la Gaspésie et en fait l'étude de la flore.

Par ses innombrables excursions, ses lectures, sa correspondance et ses nombreux contacts avec les botanistes des grandes universités nord-américaines, ses connaissances d'étendent et s'approfondissent, si bien qu'en 1943, il est devenu un maître dans le domaine.

Compte tenu d'une telle préparation, l'Université Laval le considère assez formé à la recherche pour l'exempter de la scolarité de la maîtrise et lui décerner le grade de Maître ès Sciences.

Sa thèse de 446 pages: **Les Lichens, les Mousses et les Hépatiques du Québec, et leur rôle dans la formation du sol arable dans la région du Bas de Québec, de Lévis à Gaspé** dépasse le travail d'une simple maîtrise. Monsieur Lepage est devenu un spécialiste en taxonomie dont on recherche l'avis.

3 Le maître

À l'automne 1936, il commençait sa carrière d'éducateur. Pendant un quart de siècle, comme Préfet des Études, il coordonne et dirige les études d'une soixantaine d'élèves regroupés en deux classes.

Chaque année, il enseigne une bonne variété de matières:

la chimie	3 ans	1936-39
la botanique	2 ans	1937-39
le langue française	25 ans	1936-61
l'économie rurale	25 ans	1936-61
l'instruction rel.	21 ans	1940-61
l'arithmétique	18 ans	1943-61
l'horticulture	18 ans	1943-61
l'arboriculture	18 ans	1943-61
le chant	18 ans	1936-37 / 1944-61
la coopération	17 ans	1944-61

Pendant 3 ans (1940-43), il anime la section jaciste.

Ses cours, il ambitionne de les rendre le plus pratiques possible, sans négliger une bonne base théorique. Ses élèves sont frappés de l'étendue de ses connaissances et de son humilité, de son ardeur au travail et de sa disponibilité, de la préparation méticuleuse de ses cours et de ses exigences d'ordre et de précision, de sa capacité de concentration qui semble défier tous les bruits, même si sa vie d'étude rigoureux. Pour ses collègues, c'est un homme hors cadre qui commande le respect, un bourreau de travail pénétré d'un ardent esprit de recherche.

4 Le chercheur

En 1943, lors d'un voyage à l'Institut Agricole d'Oka, pour rencontrer le Père Louis-Marie, monsieur Lepage se voit proposé par le Père Louis-Marie, comme compagnon du Père Dutilly, O.M.I.

Ce dernier avait, en 1941, fondé "The Arctic Institute of the Catholic University of America" de Washington et il se cherchait un compagnon pour son expédition le long de la rivière Rupert; le Père Louis-Marie se sentait trop âgé.

L'acceptation par monsieur Lepage marqua le début d'une fructueuse collaboration entre ces deux hommes faits pour s'entendre; l'un habile organisateur de pareilles expéditions, l'autre explorateur et découvreur infatigable. Monsieur Lepage entraînait ainsi dans le groupe des *Mascouchi Katawina* ou *Pères au foin*, (surmon donné par les Indiens à ces prêtres chercheurs de plantes). Chaque été, monsieur Lepage repartait dans de nouvelles explorations pour regarnir ses cartons de nouvelles trouvailles.

Son activité s'est déployée sur trois vastes territoires: le bassin de la Baie James et l'Ungava, l'Alaska, l'Est du Québec et la Gaspésie.

5 Le savant

Méthode

Pendant les explorations du Bassin de la Baie James, monsieur Lepage a récolté environ 18 000 plantes. Ce nombre peut sembler plutôt petit pour ceux qui travaillent autour de camps semi-permanents. Cependant, l'exploration des rivières offre des richesses plus variées et permet de couvrir un plus vaste territoire afin d'évaluer une meilleure distribution phytogéographique.

Cette méthode exige un coup d'oeil rapide et sûr, et une mémoire à toute épreuve pour ne pas s'encombrer de récoltes inutiles, mais surtout pour recueillir sur place ou jamais, les parents de la plante nouvelle issue de leur croisement, sans oublier quel-

ques spécimens supplémentaires pour les grandes collections. Et si quelque compagnon se laisse distraire par un paysage digne de son album de photos, notre chercheur, toujours attentif, ne manque pas de nouvelles découvertes.

L'été terminé, monsieur Lepage procède pendant l'automne et l'hiver, à l'identification des plantes récoltées, à leurs traitements, à leur classement et le cas échéant, à leur description. Ses notes (de 7 000 à 8 000 fiches) rédigées au cours des années lui sont un instrument des plus précieux. La description d'une plante nouvelle ou d'une nouvelle aire de distribution fait l'objet d'une publication immédiate, si bien que, l'été suivant, monsieur Lepage peut reprendre ses cartons, dispos pour de nouvelles expéditions.

Herbier

Son herbier personnel contient environ
2 000 Lichens
3 000 Mousses et Hépatiques
30 000 Plantes vasculaires

Découvertes

Monsieur Lepage peut réclamer la description de 152 plantes nouvelles pour la science.

De ce nombre, 121 furent découvertes par lui-même et 31 par d'autres botanistes.

Parmi ses découvertes, entre autres, il en a dédié cinq au Père Dutilly dont il fut un proche collaborateur pendant si longtemps:

SALIX X DUTILLYI Lepage
POPULUS X DUTILLYI Lepage
BETULA X DUTILLYI Lepage
X ELYHORDEUM DUTILLYANUM (Lepage)

Bowden

SCIRPUS VALIDUS var. CREBER f. DUTILLYANUS Lepage

(Naturaliste Can. 100: 327-329, 1973)

Lui-même s'est vu dédiée six de ses propres découvertes:

LINUM LEPAGEI Boivin (canadien)
*ASTRALAGUS LEPAGEI Hulten (suédois, de l'Université de Lund)
CAREX LEPAGEI Raymond (canadien)
**CALAMAGROSTIS LEPAGEANA (Louis-Marie (canadien)
RUBUS LEPAGEI Bailey (américain, de l'Université Cornell)
ASTRAGALUS ALPINUS f. LEPAGEANUS Rousseau (can.)

Une découverte de plus grande valeur encore c'est la découverte au bas des rivières Nottaway et Harricana du **Juncus Ensifolius** qui était connu dans l'Ouest jusqu'à ce jour, mais inconnu dans l'Est de l'Amérique.

Étendre ainsi son aire de distribution de 1350 milles vers l'Est n'est pas une mince joie pour un biologiste. Monsieur Lepage en est fier comme de sa plus belle trouvaille scientifique.

* Le chercheur Hulten utilise beaucoup pour ses travaux les données de Monsieur Lepage.

**CALAMAGROSTIS LEPAGEANA Louis-Marie semble bien établi dans le Cray's Manual of Botany. C'est une plante connue seulement de la station du type: Mont-Comi, St-Donat (Rimouski)

Publications

Le souci du travail a toujours imposé à monsieur Lepage de rédiger le résultat de ses recherches avant l'exploration suivante.

La liste des publications contient 64 entrées.

Revue (avec jury)	Nombre D'articles	Nombre de pages
Rhodora	1	1
American Midland Naturalist	1	6
Revue Canadienne de Géographie	1	7
La Forêt Québécoise	1	9
La Bonne Terre	1	8
The Bryologist	4	33
Le Naturaliste Canadien	51	1339
	61	1403

La carrière du botaniste Lepage s'est étendue des régions tempérées aux régions subarctiques et arctiques. Sur des montagnes de régions tempérées, il a retrouvé des plantes subarctiques et même arctiques. Il a étudié tous les genres d'habitat, les champs en friche, le bord de la mer, la forêt, les lacs et les rivières, surtout les rivières qui contribuent tant, comme les chemins de fer d'ailleurs, à l'extension des aires de distribution végétale.

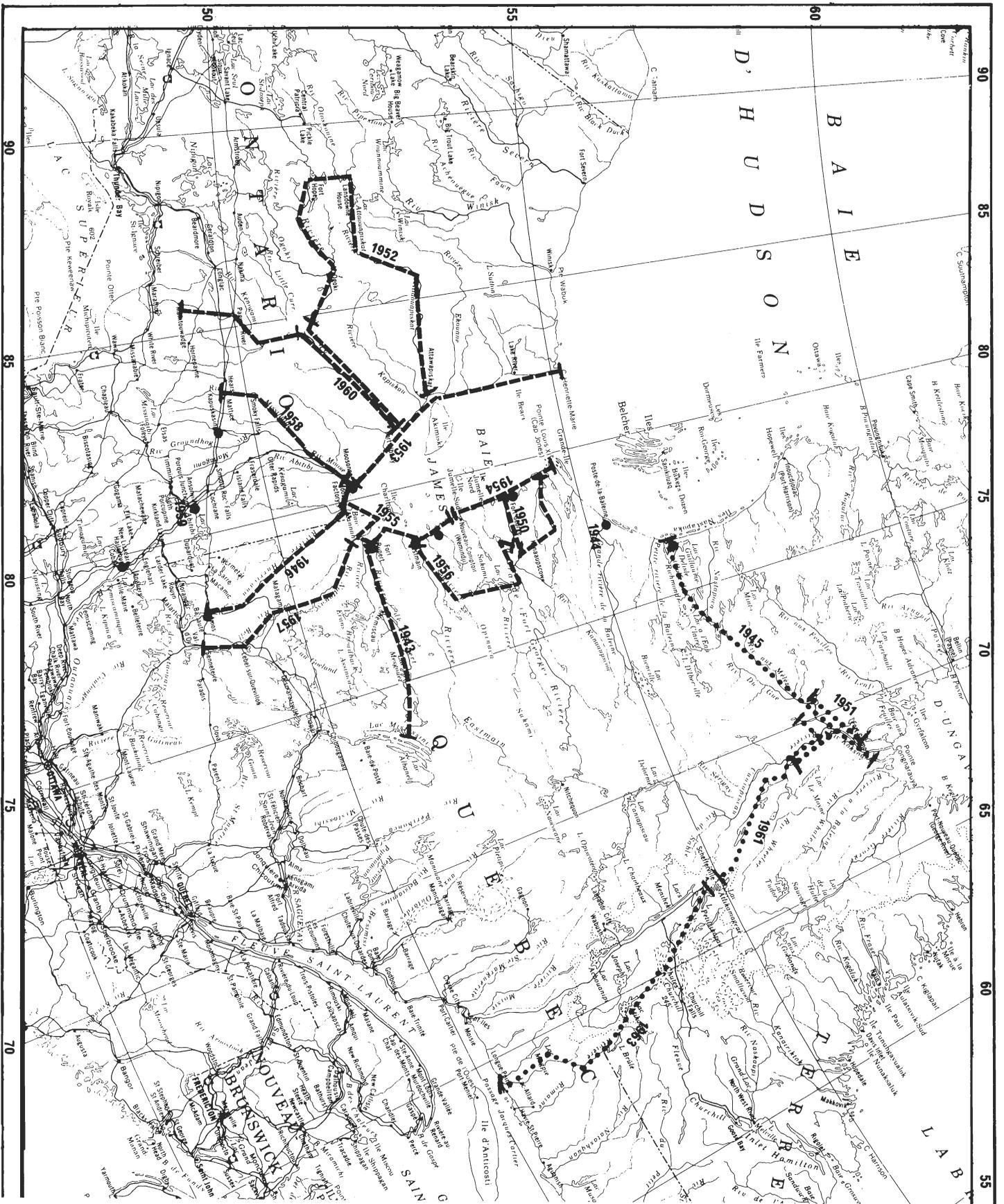
D'un coup d'oeil rapide, son oeuvre apparait grandiose. Vue dans le détail, elle suscite une profonde admiration. Par son oeuvre l'abbé Ernest Lepage a bien mérité de la Botanique. □

Hieracium Kalmii var. fasciculatum (Pursh) Lepage;



(Photo Gérard Lacombe)

- 1 Dionne, Yves-Marie, **Ernest Lepage, prêtre, et ses explorations botaniques**, Cahier de l'Université du Québec à Rimouski, No 3, Rimouski, 1980, 42 p.
(Extraits reproduits avec la permission de l'auteur)



Les explorations de l'abbé Lépage dans le Nord du Québec et de l'Ontario.

Histoire d'une belle rimouskoise: La maison Gauvreau

Antonio Lechasseur

L'histoire de cette maison commence lorsque le docteur Joseph Gauvreau (1870-1942) décide, peu après avoir commencé à pratiquer sa profession à Rimouski, de louer de la Corporation épiscopale de Saint-Germain un terrain situé au coin des rues de l'Évêché et Cathédrale (partie du lot 235 du cadastre de la ville). Lors de la location, intervenue avec monseigneur André-Albert Blais le 12 mai 1906 pour une durée initiale de 5 ans, le dr Gauvreau s'engage à verser un loyer annuel de 60,75 \$, à y construire et assurer des bâtisses d'une valeur au moins égale à celle du terrain qui est alors évalué à 2 500 \$ par les parties. Il est en outre spécifié au contrat qu'il est "expressément défendu au preneur d'utiliser le dit terrain pour y fabriquer ou vendre des liqueurs ou boissons fermentées ou alcooliques" sous peine de résiliation; condition superflue lorsqu'on connaît les combats que le dr Gauvreau mènera plus tard contre l'alcool. Le bail pouvait, une fois venu à échéance, être renouvelé pour une période supplémentaire de 25 ans.

Le dr Gauvreau semble procéder rapidement à la construction de l'édifice connu aujourd'hui. La bâtisse est de dimensions imposantes et dans les goûts que peut avoir, au tournant du siècle, un membre en vue des professions libérales. La maison est à la fois son domicile personnel et son lieu de travail puisqu'il y ouvre une clinique d'hydrothérapie appelée Pharmacie Les Bains. Toutefois, Joseph Gauvreau quitte Rimouski pour la métropole canadienne à l'automne 1909, trois ans à peine après la construction. Il fera une brillante carrière à l'échelle québécoise comme Registrare du Collège des Médecins et Chirurgiens, homme de lettres et

ardent défenseur des droits des Canadiens français. Cependant, il demeure propriétaire de la maison jusqu'au 1er mai 1918, ce qui laisse soupçonner un certain attachement pour sa ville natale. À compter de cette date, l'édifice devient l'objet de spéculation: vendu 4 000 \$ par le dr Gauvreau, il est acheté plus tard (le terrain demeurant propriété de la Corporation épiscopale), en 1930, pour la somme de 10 500 \$ par Charles D'Anjou. La même année, l'entrepreneur Jules-A. Brillant l'obtient pour 6 000 \$! En 1947, ce dernier, vend à Lorenzo Ouellet qui s'engage en 1950, avec l'accord de la compagnie Irving, à construire sur le terrain une station-service et un débit d'essence. C'est à ce moment qu'on projette de démolir la maison pour faire place aux nouvelles installations. Le promoteur en est empêché par un des locataires qui occupent l'immeuble, la firme J.-E. Mailloux Ltée, qui fait valoir les clauses du bail liant les parties. La maison sera toutefois déménagée sur la partie sud-ouest du terrain et quelque peu modifiée. L. Ouellet cède tous ses droits à la compagnie Irving le 21 août 1951 qui devient propriétaire du terrain en 1968.

La maison Gauvreau est encore une fois menacée de disparaître en 1984. Cette fois, la firme Mailloux et d'autres locataires sont évincés. Mais, devant l'intérêt historique et architectural de la maison, le Ministère des Affaires Culturelles émet un Avis d'intention de classement en vertu de la Loi sur les Biens culturels, ce qui bloque momentanément la démolition annoncée par les Immeubles Irving.

La maison Gauvreau est un petit bijou du patrimoine rimouskoise. Les citoyens de la ville de Rimouski doivent s'assurer qu'elle ne disparaisse pas!

La maison Gauvreau, aspect architectural

La maison Gauvreau est un exemple typique d'une maison appartenant à l'architecture victorienne au Québec. Sa forme s'inspire du château médiéval et son ornementation, en accord avec l'électisme en vogue à l'époque, est empruntée au classicisme.

Un examen plus attentif de la maison permet de retrouver les éléments caractéristiques du Victorien. Les façades en brique hautes et étroites, la grosse tour d'angle couverte d'un toit conique, le toit à pente raide, lui confèrent cette apparence de majesté recherchée par le propriétaire. Les fenêtres hautes et étroites, les belles lucarnes à fronton pignon et la haute souche de cheminée accentuent encore cet effet.

L'ornementation de la maison est remarquable. Des clés en pierre de taille en saillie accentuent la plate-bande de brique qui surmonte chaque fenêtre. Une corniche à la mouluration élégante, munie de modillons à volutes, souligne la rencontre du mur et du toit. On remarque qu'il y a deux sortes de lucarnes qui se distinguent par la forme de leur fronton pignon. La première, à fronton double qui se compose d'un fronton cintré inscrit dans un fronton triangulaire. La deuxième à fronton simple cintré. Il vaut la peine de s'attarder aux détails des lucarnes: les modillons sous les rampants des frontons, la fine décoration des tympanes, les colonnettes d'ordre ionique. Notons enfin l'amortissement et la girouette élancée qui couronnent le toit de la tour.

La maison est assez bien conservée. Seuls deux grands éléments d'origine ont disparu. Le bandeau

de brique de couleur sombre traduit l'absence de la galerie qui enveloppait la maison sur les trois côtés. Cette galerie, remarquable par ses belles colonnes à chapiteau, sa riche balustrade, et le grand fronton cintré de l'entrée, a malheureusement été démolie lors du déménagement de la maison. Du côté ouest, on a détruit une aile et on a refait le mur percé d'une haute ouverture pour accommoder une sortie d'urgence. L'absence de cette aile ne nuit pas à l'équilibre architectural de la maison car il s'agissait en fait d'une annexe. Cependant, on devrait envisager la reconstruction au moins partielle de la galerie dans l'éventualité d'une restauration. On a également fait quelques modifications au rez-de-chaussée pour satisfaire la fonction commerciale. Mais, on pourrait facilement redonner à la maison son aspect original. À l'intérieur, on retrouve presque tous les lambris d'origine dissimulés sous les panneaux de gypse. La plupart des boiseries sont intactes.

Une restauration raisonnable permettrait de redonner à la maison son cachet original à un coût modéré. Elle pourrait ainsi redevenir un immeuble fonctionnel et rentable et retrouver la place qui lui revient dans notre patrimoine architectural. Rimouski, qui a tant perdu lors de l'incendie de 1950, ne peut se permettre de laisser disparaître une à une les belles vieilles demeures qui lui restent, sans risquer de devenir une ville au paysage urbain tout à fait uniforme et banal.

Michel L. Saint-Pierre
Architecte
Comité du patrimoine.

Joseph Gauvreau (1870-1942).

Éléments bibliographiques

Brièvement, qui est Joseph Gauvreau? Il est né à Rimouski, le 27 août 1870. Après ses études classiques au Séminaire de Rimouski, il entreprend ses études médicales à l'Université Laval. Reçu médecin, en 1896, il revient à Rimouski comme praticien. En 1909, il est victime d'un accident qui le prive d'un membre, il doit se fixer à Montréal où il est élu registraire du Collège des Médecins.

Son énergie morale, sa valeur intellectuelle lui permettent de surmonter son handicap physique et de déployer une action prodigieuse. Il organise l'hôpital Laval, participe à la fondation de l'Institut Bruchési. Sa carrière médicale s'inscrit dans une période particulièrement difficile de l'histoire de Montréal, soit

celle de l'industrialisation avec "les progrès alarmants de la tuberculose, la mortalité infantile et les taudis malsains." (1) Il s'engage dans une médecine sociale par la création d'un réseau de cliniques qu'on nommera la "Goutte de Lait", dans les quartiers populaires de Montréal.

L'action patriotique l'accapare également. Il réagit énergiquement à des événements qui mettent son nationalisme à l'épreuve: la question des écoles de l'Ontario, la conscription... etc, etc. Il fonde la Ligue des Droits du Français, devient vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et premier président de l'École Sociale Populaire de Montréal.

Parallèlement, il publie une vingtaine d'ouvrages



-La maison Gauvreau au début du siècle (Archives Nationales du Québec)

sur des sujets d'actualité, des questions d'hygiène sociale et même des biographies comme celle de Michel Sarrazin pour laquelle il reçoit le prix d'histoire David en 1926.

1. À Rimouski, 1897-1907 (2)

Il débute à Bic, comté de Rimouski, comme humble médecin de campagne. Sa ville natale l'attire instamment, mais son frère, Pierre, y exerce déjà la même profession. Les débuts d'un médecin dans un petit village sont bien pénibles. Pour se créer une clientèle, il faut déraciner un vieux préjugé, à savoir le manque de confiance dans tout jeune professionnel. Le docteur fait face aux difficultés avec courage.

Un an plus tard, il doit remplacer, à Rimouski, son frère médecin qu'une mort prématurée vient d'emporter subitement. Commence alors la vie de fidélité aux devoirs ardu du médecin de ville: courses, imprévues, appels multiples du jour et de la nuit, veilles accablantes, dangers de contagion, inquiétudes de tous les instants. La concurrence est forte. Bon nombre de vieux médecins jouissent depuis longtemps d'une clientèle assurée. Seuls les cas les plus difficile et les plus éloignés sont laissés au jeune débutant. Pour vivre, il faut tout prendre, sans compter les efforts et la misère. D'ailleurs, il le sait bien, le succès n'est qu'à ce prix. Pour lui, le succès ne consiste pas dans le gain et la richesse, mais dans la perfection de son service professionnel. Aussi étudie-t-il les cas de chacun de ses patients avec une conscience honnête et délicate. Homme de principes, il a le culte du devoir accompli à la lettre. Aucun obstacle ne le fait reculer devant la tâche. Souvent, il faut sacrifier son bien-être, refouler un désir légitime, différer une sortie impatientement attendue, laisser le plaisir pour trouver la souffrance qui demande soulagement, le mourant qui s'agrippe à la vie.

Le métier est dur. En 1903, le docteur doit lutter contre une violente épidémie de variole, à Rimouski. Le devoir du médecin s'identifie alors avec l'héroïsme. Le docteur Gauvreau le comprend magnifiquement. Il engage toutes ses ressources, et même plus encore, pour combattre ce terrible fléau. Ami de la souffrance, son grand cœur répond généreusement, sans hésiter, insouciant du danger, sans compter les fatigues, prêts à consoler avec amour, à guérir les plaies physiques et morales, à combattre la mort avec acharnement. Son dévouement est inlassable, son zèle insurpassable. Tempérament ardent, passionné pour le bien, l'excellent médecin se tient toujours à la hauteur de sa noble mission. Aussi, sa clientèle se fait de plus en plus nombreuse. Son grand cœur et son honnêteté professionnelle scrupuleuse gagnent partout la confiance des gens.

Mais quand tout va bien, il faut craindre le malheur. Par une grosse tempête d'hiver, le docteur reçoit un appel de nuit d'une campagne très éloignée. Sans hésiter devant le froid intense et les chemins impraticables, il se rend joyeusement au devoir. Le trajet est difficile; souvent le cheval refuse d'avancer. Le vent amoncelle sur la route des bancs de neige quasi infranchissables. La voiture avance petit à petit

avec peine et misère. Mais, soudain, un contrecoup renverse la carriole, le docteur est projeté violemment sur son bras gauche. La fracture du membre paraît sérieuse. La blessure s'aggrave sur le chemin du retour, mais les bons soins de son épouse ont vite raison du danger. Le docteur considère l'accident comme bénin. De la blessure, il ne reste que de petites protubérances.

Le docteur Gauvreau est sauvé; tous les Rimouskois sont heureux. Et la vie professionnelle continue avec ses sacrifices et ses joies, ses difficultés et ses succès. Sa très nombreuse clientèle lui permet même de fonder un hôpital privé. Sept ans s'écoulent ainsi dans une vie tranquille et heureuse prospérité.

En 1907, la maladie vient mettre fin à cette vie douce et sereine. L'infection des protubérances de son bras accidenté menace d'empoisonnement. L'heure est grave; on craint même la mort. Le malade est transporté d'urgence à Québec; les médecins spécialistes déclarent un sarcome. L'amputation du bras devient urgente. Le docteur Arthur Gauvreau, ancien professeur et grand ami du jeune Gauvreau, pratique l'opération chirurgicale. Le patient endure avec une patience et un courage surhumains des souffrances atroces. Dans toute la Matapédia, on repète de bouche en bouche, avec amour et admiration, que le bon docteur Gauvreau a subi l'amputation de son bras gauche.

Contre l'alcool

Le combat contre ce terrible fléau constitue la pensée dominante de toute la vie du docteur. A cette cause, il consacre le meilleur de lui-même. Jamais il ne refuse sa collaboration à la campagne anti-alcoolique. Il est le chef véritable, l'âme de ce salutaire mouvement. Mais comme il faut du courage et un persévérant désintéressement pour aller à l'encontre des passions humaines, surtout lorsqu'elles sont liées aux intérêts des puissances politiques! La lutte est terrible, le succès total, désespéré. Mais il y a beaucoup de bien à faire et surtout un mal à enrayer à tout prix. Le docteur y engage toutes ses énergies. Il porte un trop grand intérêt aux familles victimes de l'alcool pour ne pas se jeter corps et âme dans cette lutte urgente. L'hygiéniste averti est plus qu'un ardent ouvrier de la bonne cause, il est un merveilleux précurseur dans le domaine sociologique. L'alcool est une plaie sociale, le docteur le comprend. Ses ravages irréparables non seulement modifient l'individu et diminuent sa vitalité, mais ils ont des répercussions lamentables jusque dans ses descendants. Les asiles d'aliénés, les hôpitaux, les prisons débordent de ses victimes.

Le docteur Gauvreau se joint à la Ligue anti-alcoolique de Montréal et en devient, sans contredit, le membre le plus actif. Il désire plus que changer la mentalité des différentes classes au sujet de l'alcool; ses réformes ont pour objet les lois même du gouvernement provincial. Que sert, en effet, de prêcher la tempérance, si l'organisation du pays sème partout les occasions de boire?

Depuis quelques années, la question alcoolique est

plus que jamais d'actualité dans les milieux politiques. A la session provinciale en 1910, la lutte contre l'alcool est entrée dans une nouvelle phase. A cette époque, les deux partis en présence présentèrent au gouvernement des suggestions contradictoires, et l'indécision qui en résulta dans les rangs ministériels différa tout règlement définitif pour remettre la question entre les mains d'une Commission Royale, chargée de s'enquérir sur le commerce des boissons en notre province.

Le docteur Gauvreau se dit fort heureux de la sagesse de cette décision. Il écrit: "Le pays n'était pas mûr pour une législation plus ou moins restrictive. L'éducation anti-alcoolique du peuple, effectuée avec vigueur et ténacité depuis 1906, n'était pas encore complète, les convictions pas assez profondes, parce que non suffisamment assises sur des bases scientifiques".

L'animateur ardent de la Ligue antialcoolique de Montréal ne se contente pas d'approuver la mesure adoptée par le gouvernement, mais il y va lui-même de son action énergique dans le dur combat, loin d'être gagné.

Convaincu que l'idée mène le monde et qu'aucune réforme ne peut être durable si elle n'est à base de convictions solides, le docteur Gauvreau appuie sa campagne sur des données scientifiques reconnues indiscutables.

Sous l'impulsion de son Président, la ligue antialcoolique de Montréal adopte cinq résolutions qui ne sont autres que les directives découlant de la science et du bon sens. Mais il importe que ces vérités, depuis longtemps admises par les membres convaincus de la Ligue, pénètrent dans toutes les classes sociales et deviennent avant tout l'opinion de tous les médecins de la Province. Comment la Ligue s'y prendra-t-elle pour répandre ses idées et assurer leur influence auprès de la Commission Royale qui doit tenir sa dernière séance dans dix jours?

Le plan du docteur est bien simple. Il adresse hâtivement une copie des dispositions prises par la Ligue antialcoolique aux dix-huit cents médecins de la Province, avec prière d'y adhérer.

Voici le résumé de ses conclusions: La science contemporaine soutient avec raison et preuves à l'appui, que l'alcool est un poison dont les hommes doivent s'abstenir pour être en possession complète de leurs facultés.

Le résultat dépasse toute espérance. Dans l'espace de dix jours, on ne pouvait s'attendre à connaître l'opinion générale. Et pourtant, les réponses ne peuvent être plus nombreuses, la marque d'intérêt plus généralement unanime. Le docteur Gauvreau est très content de ce succès inattendu: "Pour que 677 médecins, écrit-il dans son rapport à la Commission, aient pris la peine, malgré leur indifférence habituelle, de signer la carte, de l'affranchir et de nous la retourner, il faut que la question les intéresse et qu'elle ait depuis longtemps pénétré leur intelligence et éclairé leurs observations."

L'enquête est d'autant plus satisfaisante que la plupart des signataires sont des médecins en vue parmi



-Le docteur Joseph Gauvreau (Photo tirée de Biographies canadiennes-françaises, 1979)

les praticiens et les professeurs des Universités Laval et McGill. Cette consultation scientifique est d'une importance digne d'attirer l'attention du monde entier. Une étude du docteur Gauvreau sur la lutte contre l'alcool à l'étranger démontre que de tous les pays où semblable enquête a été menée, Québec vient en tête par le nombre de ses médecins qui approuvent et secondent le mouvement de la tempérance. Quel beau succès national et combien significatif!

Armé de la puissante opinion publique, le docteur Gauvreau y va de nouvelles réclamations à la Commission Royale. Cette fois, il présente son mémoire au nom de la Ligue alcoolique même. Les nouvelles suggestions sont plutôt d'ordre administratif, et de nature à intéresser, sinon à impressionner, les Commissaires. L'intérêt des municipalités est en jeu. Aussi le docteur lance-t-il un second appel. Il s'agit de conserver aux Conseillers des municipalités rurales le droit d'accorder ou de refuser les licences d'hôtel et autres, pour la bonne raison qu'il peuvent mieux que personne connaître les exigences de leur district.

Cette fois encore, le succès est des plus satisfaisants. Des centaines de réponses reçues, 98% se disent bien résolus de conserver leurs droits dans la répartition des licences. Le docteur inclut immédiatement le résultat de cette dernière enquête dans les suggestions soumises par la Ligue, au gouvernement, dans le bill pratique de la sobriété par la diminution des occasions et la prévention des désordres. Les principales réclamations sont: l'abolition de l'étalage, la séparation du commerce des liqueurs de

celui de l'épicerie, et la fermeture plus rigoureuse des établissements licenciés.

Le docteur joint à ce mémoire un rapport de l'Institut Bruchési. Sur 4075 tuberculeux examinés, rapportent les statistiques de cette clinique, 29% ont des antécédents alcooliques. Les tuberculeux sobres, ajoute l'Institut, résistent plus facilement.

En dernier ressort, la Ligue expose les conséquences désastreuses de l'alcool dans la société. C'est la cause la plus puissante de la déchéance des familles et de la décadence des nations, insiste-t-elle. Et pourtant, "tout conspire dans l'organisation actuelle de l'Etat pour faire tomber le malheureux, incapable de résister aux tentations qui l'entourent. Le chiffre des affaires des vendeurs licenciés indique non pas la richesse du pays, mais l'intensité du mal qui le ronge".

Ces arguments si lourds de bon sens et de justice vont-ils avoir raison des intérêts politiques? Certes, il y aura beaucoup d'améliorations et plusieurs des réquisitions seront accordées. Mais quand s'il s'agit de combattre l'avidité des spéculateurs que protège l'industrie et de vouloir déraciner les passions humaines, on ne peut jamais prononcer le dernier mot et la victoire définitive est impossible.

Soldat expérimenté, le docteur Gauvreau a prévu toutes ces difficultés qu'un combattant moins optimiste et surtout moins courageux aurait jugées insurmontables. Pour notre héroïque défenseur, aucun obstacle, "aucune amitié, aucune influence, aucune considération, dit-il lui-même, ne prime le devoir à accomplir. Ma conscience qui ne me quitte jamais me le reprocherait", ajoute-t-il encore. La guérison de la plaie sociale de l'alcoolisme constitue aux yeux du grand sociologue un devoir d'état dont il ne pourrait s'abstenir sans remords. Mais il est un patient, cher entre tous, sa ville natale, gravement atteinte, elle aussi, de cette épidémie de tous temps. Le relèvement de Rimouski, voilà l'idéal qui lui tient le plus à coeur.

Un jour, pour se convaincre du besoin de réagir contre l'alcoolisme, dans sa ville, le docteur fait le dénombrement de toutes les victimes violentes ou

tardives de l'alcool parmi ses connaissances. "C'est après ce dénombrement, dit-il, que je puis mettre au défi qui que ce soit chez nous de lever la tête et d'affirmer la proposition suivante: "Je puis sans crainte remonter trois générations sans trouver aucune victime de l'alcool dans ma lignée!". Voilà qui démontre l'intensité du mal et l'extrême nécessité de le détruire. Convaincu que c'est la parole qui forme l'opinion et que l'opinion mène le monde, le docteur organise des fêtes oratoires de grande envolée, non pas des assemblées politiques, mais l'équivalent. La petite ville de Rimouski, ordinairement si tranquille, se voit envahie par une foule bruyante, venue de tous côtés: Saint-Fabien, Saint-Octave, Matane, Bic, Trois-Pistoles, bref, presque tout le bas du fleuve est représenté. L'ardent chef d'attaque, l'éloquent orateur qui secoue la masse, c'est le docteur Gauvreau. (...)

L'autorité professionnelle du psychologue conférencier est si marquante que l'auditoire ne peut qu'accepter sa doctrine. Pourtant, le sujet de la tempérance ne plaît pas à tout le monde ordinairement. Sous la violente impulsion du sincère docteur, que d'esprit trouvent la lumière, que de volontés reçoivent l'encouragement et la force nécessaires pour surmonter les difficultés et les empêcher de succomber!

La Province de Québec n'est pas seule à bénéficier de l'action sociale du docteur Gauvreau. L'ardent apôtre de la tempérance porte sa précieuse collaboration au-delà même des frontières, chez nos voisins des Etats-Unis. Sa brochure "contre l'alcool" (sic) et ses magistrales conférences ont des échos retentissants. Le nom du docteur Gauvreau devient très sympathique parmi les membres des Cercles de tempérance de la Nouvelle-Angleterre. Pour céder à leurs instances, le docteur, qui ne sait pas refuser à la cause antialcoolique, promet de prononcer une série de causeries dans les principales villes franco-américaines. Notre habile propagandiste fait largement honneur à sa promesse. Il soulève les foules américaines tout aussi facilement que ses compatriotes. Son expérience incontestable renverse toutes les objections. L'impression est profonde. (...)

L'homme de lettre

1- Journaliste

Notre orateur s'adonne à toutes les formes de la littérature accessibles au peuple. S'il est un orateur si sympathique, c'est qu'il est d'abord un grand philanthrope. C'est à ce titre aussi qu'il se sent fortement attiré vers le journalisme.

Après son malencontreux accident, le jeune docteur essaye pendant quelques temps d'orienter sa carrière de ce côté. Entre ses cours de droit qu'il poursuit à l'Université de Montréal, il remplit le poste de corresponsant au journal "La Patrie", à côté de sa charmante concitoyenne, Madeleine (Madame Huguenin). Certaines de ses paroles portent à croire qu'il dirige même le grand quotidien "La Presse". (...)

La presse de son pays natal a naturellement sa prédilection. Le Progrès du Golfe le compte parmi ses meilleurs collaborateurs. Sous divers noms de plume, il publie de captivantes et originales chroniques qui rappellent de pittoresques souvenirs de la petite histoire rimouskoise. S'il arrive à quelqu'un de sa ville de recevoir des honneurs mérités ou d'atteindre un poste de confiance, le docteur profite de l'occasion pour exalter son succès et le placer bien haut dans l'estime de tous ses concitoyens. Ainsi, dans une série d'articles très intéressants, il rend un fier et vibrant témoignage à la carrière de son grand ami, Eugène Ficet, nommé Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. Le Progrès du Golfe se fait aussi l'honneur de publier d'autres de ses chroniques, consacrées cette fois à l'éminente personnalité de son condisciple et ami, Olivar Asselin. C'est, au dire de

certaines critiques, ce que le docteur a écrit de plus savoureux.

Les revues scientifiques de Montréal, de Québec et de Boston apprécient hautement le précieux concours du docteur Gauvreau. Désireux d'exploiter tous ses talents à la cause du bien, il apporte à la science médicinale le trésor de ses vastes connaissances et de ses recherches approfondies. Dans tous ses articles, le journaliste a pour but d'être utile à la société.

2. Ecrivain

N'allons pas croire que le docteur Gauvreau écrit uniquement au bénéfice des causes sociales et politiques qu'il sert si bien. Le nombre et la variété de ses écrits nous révèlent le contraire. Madame Gauvreau me dit en parlant de son mari: "Il écrivait toujours".

L'histoire est son genre préféré. Il ne laisse partir aucun de ses amis sans écrire au moins un témoignage sincère et véridique sur leur vie et leur carrière. Les docteurs Laurent Catellier, Arthur Simard et Arthur Rousseau, l'Honorable Louis-Philippe Normand et bien d'autres encore ont l'honneur très enviable d'un touchant hommage de la plume éloquente de leur ami, le docteur Gauvreau.

Ce vrai patriote a écrit l'histoire des personnes et des lieux qu'il a fréquentés. De toutes ses monographies, la plus intéressante et la plus volumineuse s'intitule: "Le Livre de Raison". Il raconte dans un langage savoureux toute la vie de la Rivière Beaudette. Dans cette oeuvre, m'avoue sa fille, Marcelle, "mon père a mis le meilleur de lui-même". C'est dire bien haut quel intérêt doit susciter la lecture de ce volume.

Un nombre incalculable d'écrits scientifiques s'ajoutent à tous ces travaux littéraires. L'auteur ne se reconnaît pas la capacité de juger la valeur de l'oeuvre considérable du docteur Gauvreau.

Pour en savoir plus sur Joseph Gauvreau

Nous avons reconstitué pour vous à partir d'ouvrages bibliographiques malgré de nombreuses lacunes et imprécisions, une liste des principales études publiées par notre personnage.

GAUVREAU, JOSEPH

- *L'Étudiant en médecine*. 1910.
- *Un mal à combattre: la tuberculose*, 1913.
- *Contre l'Alcool*, Montréal, Secrétariat de l'École Sociale Populaire, 1913, IV, 48 p. Nos 18-19 "coll. l'École Sociale Populaire." 55 000 exemplaires.
- "La Goutte de Lait, Montréal, Secrétariat de l'École Sociale Populaire, 1915, IV, 54 p. num. 29.
- *La cure marine*, 1916.
- *Le docteur Laurent Catellier*, (biographie), 1919.
- *Le Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de Québec*. (lois, règlements, jurisprudence.) 1920.
- *Le docteur Albert Laurendeau*, (biographie), 1921.
- *Du Charlatisme au flambeau de la Loi*, 1922.
- *La Mortalité infantile*, Montréal, Secrétariat de l'École Sociale Populaire, 1922, num. 118., 32 p.
- *Le Docteur Gustave Boissarie et Lourdes*, (1836-1917), Montréal, Arbour et Dupont, 1921, 24 p.

- *L'Allaitement maternel*, 1923.
- *Michel Sarrazin*, (biographie), Prix David, 1926.
- *L'hon. Louis-Philippe Normand*, (biographie), 1928.
- *Les Médecins au Canada français* (Vade-mecum de l'étudiant en médecine et du jeune médecin), Montréal, édit. Ducharme, 1933, 19cm, 116 p. (ouvrage couronné par l'Académie de Médecine de Paris).
- "Olivar Asselin, précurseur d'Action française, le plus grand de nos journalistes, 1875-1937." in *Le Progrès du Golfe* les 18, 23, 30 avril et 7 mai 1937. Parut également sous forme d'un tiré à part, 1937, (S.I. n.é. 46 p.)

Joseph Gauvreau a également collaboré aux journaux et périodiques les plus divers: *Le Petit Canadien*, *l'Union Médicale du Canada*, *La Presse*, *Le Progrès du Golfe de Rimouski*, etc, etc...

Il signe souvent ses chroniques comme il était d'usage à l'époque, des pseudonymes suivants: Vu, Ancien gouverneur, Baptiste, Médecin chrétien, le Vieux de la vieille. □

présenté par Jacques Lemay

(1) JOSEPH GAUVREAU: *Les Médecins au Canada Français*, p. 29.

(2) Extraits du texte inédit de LAMBERT, Mariette, *Joseph Gauvreau (1870-1942) Éléments bibliographiques*.

2- Extraits du texte inédit de LAMBERT, Mariette, *Joseph Gauvreau (1870-1942) Éléments bibliographiques*.

Le canon du Bic

Jean-Marie Boucher

En 1860, Prudent Blanchette et son fils "Boucant" ont découvert 12 canons dit-on "ensevelis sous plusieurs brasses d'eau, près de la pointe est de l'île du Bic. Ces reliques d'un autre âge avaient été cachées soigneusement sur l'île du Bic mais un voilier américain ancré dans le voisinage les enleva à la faveur de la nuit et repris la mer avant le jour. Un seul échappa aux pirates." (1)

Quelques temps après, la même année, tout fiers de leur canon, les fils de Georges Sylvain, Philippe, Georges et Arthur, aidés de Boucant Blanchette, avaient transporté le canon sur l'îlet au Massacre et avaient salué la venue au Canada du Prince de Galles, fils de la reine Victoria, qui devint plus tard le roi Edouard VII. En effet, à la vue du croiseur anglais au large du Bic, ils tirèrent plusieurs salves. A leur grande surprise, les canons du bord répondirent aussitôt au salut royal. Le lendemain les journaux du Québec annonçaient que le Prince de Galles avait été salué au Bic par une salve de plusieurs coups de canon.

Quelques temps après, le canon était installé quelque part au village. Les mêmes frères Sylvain ont voulu expérimenter la force de leur canon. "Ils le chargèrent un peu fort et le canon se brisa. Ses éclats heureusement ne causèrent de dommage qu'aux choux de Monsieur le Curé." Probablement que le canon avait été chargé avec de la poudre seulement. De toute façon, les dommages n'ont pas été graves.

Entre les années 1860 et 1877, le même canon fut monté sur le Mont St-Louis, "installé en permanence sur une charpente de pièces de cèdre à peine équarries, en guise d'affût. C'est sur le Mont Saint-Louis qu'avait lieu les grandes manifestations publiques. On y tirait les feux d'artifices et les salves de mousqueterie à l'occasion de la visite de l'Évêque et de la Fête Dieu".

Le 14 juin 1877, lors de la visite au Bic de Monseigneur Langevin, Évêque de Rimouski, comme c'était l'habitude, on tira encore avec notre canon. "Quelques coups avaient été tirés et l'artilleur empressé rechargea le canon encore trop chaud. Le coup partit alors que le malheureux armé d'une barre de fer y introduisait la bourre.. La mort fut instantanée et les membres déchiquetés de la victime roulèrent sanglants au pied de la montagne." C'était Jules Gagné, fils de Thomas Gagné et de Julie Michaud. Il était âgé de 19 ans.

Le 2 août 1877, Monsieur le Curé Louis Desjardins bénit une croix de bois qui avait été érigée sur le Mont St-Louis en mai de la même année.

C'est donc après cet événement de 1877 que l'histoire de notre canon devient mystérieuse. Ici je cite l'Abbé Michaud en parlant du canon de Blanchette: "Celui-ci eut l'honneur de grimper le premier sur le Mont St-Louis mais monté sur le faite il aspira à descendre au grand dam de Marc Labrie dont la maison

-Le canon (Photo Antonio Lechasseur)



reçu les éclats." Je cite encore le même Curé Michaud en parlant du canon de l'Amiral Walker que William Chamberland plaça devant sa demeure sur un nouvel affût. "Le premier, c'est-à-dire l'affût avait eu une triste fin. Des gamins qui sont aujourd'hui des hommes rangés, après bien des efforts étaient parvenus à lui faire exécuter un plongeon au pied du Cap, il n'est est jamais revenu. Le canon lui même l'aurait suivi."

Donc, il est facile de déduire que notre canon ne fut jamais jeté à la mer. Le canon jeté au pied de la montagne fut donc récupéré par William Chamberland qui le plaça devant sa demeure sur un nouvel affût.

Quant à la présomption de William Chamberland qui se vantait de posséder une relique de l'Amiral Walker, c'était probablement vrai. Les canons trouvés ou volés par Prudent Blanchette sur l'île du Bic auraient pu venir de l'île aux Oeufs. Le voilier américain qui était là ce jour là laisse un doute, et aussi quand un navigateur du nom de Black Tremblay l'a identifié comme étant une relique de l'Amiral Walker. Monsieur Chamberland l'a aussi identifié comme tel.

Les descendants de la famille Jessup qui étaient amis de la famille Chamberland, la preuve ils ont hérité du canon, certifient et il est bien clair dans leur

-Vue du village de Bic (photo Antonio Lechasseur)



esprit que le canon est le même qui a tué Jules Gagné. A l'époque, il n'intéressait personne parce qu'il avait tué un homme. La preuve qu'il n'était pas beaucoup apprécié, des gamins l'ont jeté en bas du Mont St-Louis. Donc, la famille Chamberland qui a récupéré le canon pour lui donner du prestige l'a appelé une relique de Walker au lieu de canon qui a tué Gagné.

Donc notre canon est sur le terrain de la famille Chamberland vers les années 1900. Il est déménagé à Rimouski sur le terrain du Protonotaire Arthur Chamberland, fils de William. A la mort d'Arthur Chamberland, le canon devint la propriété de Joséphine Chamberland qui, à sa mort, en 1940, le donna à James Jessup alors avocat à Rimouski. Après la mort de James Jessup, la famille déménagea à Québec. Avant de partir, ils ont restitué le canon au Bic. L'auteur de ces lignes aidé de ses frères alla donc le chercher à Rimouski pour le remonter sur le Mont St-Louis vers 1949.

Conclusion: Il n'y a eu qu'un seul canon au Bic et il est toujours présent sur le Mont St-Louis. Et comment voulez-vous qu'une aussi vieille patente ne date pas de 1711 et de l'Amiral Walker.

Aussi, les roues de fer que porte actuellement le canon ont probablement été installées lors de son séjour à Rimouski. □

1- Tous les faits mentionnés ont été pris dans deux livres de l'Abbé Joseph D. Michaud, *Bic, les étapes d'une paroisse*, dans le livre du 150ième anniversaire de Bic et surtout de vive voix avec M. Albert Jessup de Québec.

Cacouna, paradis du tourisme au XIX^e siècle

Lorraine Boivin

Le tourisme, dans le domaine de la recherche, nous semble une question fort négligée. De fait, il existe peu de documents traitant cet aspect de notre histoire et les quelques exemplaires publiés ne nous livrent souvent qu'une connaissance sommaire sur ce que fut réellement le tourisme jadis,

Malgré cela, nous essaierons de vous faire revivre cette page de notre histoire, encore vivante aujourd'hui, dont les vestiges sont les témoins de notre passé.

Si les Indiens furent les premiers habitants résidants dans le milieu, ils ont été grandement dérangés par l'arrivée des colonialistes français au début du XVIII^e siècle. C'est donc à la suite

des premières implantations blanches permanentes que poindra fébrilement le tourisme au milieu de XIX^e siècle. La région de Kamouraska sera la première choyée pour faire contempler les beautés de son site, par des admirateurs piqués de curiosité, de romantisme, ou attirés pour une cure sanitaire. Puis, avec l'évolution et surtout la floraison commerciale de Rivière-du-Loup, KAMOURASKA entrera en concurrence avec CACOUNA qui lui enlèvera facilement son prestige touristique, manne précieuse pour l'époque et ce, pour une période d'un demi-siècle. Cacouna, appuyée sur la base qu'est "l'argent", fera naître le tourisme aristocratique

qui se développera avec éclat, soulevant cependant maintes critiques de la part des opposants.

Malgré tout, il vaincra et étendra ses ramifications dans la périphérie appelée FRASERVILLE (aujourd'hui la cité de Rivière-du-Loup), et son prolongement s'étendra jusqu'à Notre-Dame-du-Portage, site convoité et monopolisé par une clientèle beaucoup plus modeste.

Le début du XX^e siècle sonnera le glas de l'apogée touristique dans la région. Confronté à tout un ensemble de conjoncture, il sera sapé à la base pour resurgir un quart de siècle après, mais complètement métamorphosé. Du tourisme sédentaire, on passera au tourisme itinérant.

-La plage à Cacouna (Fonds Belle-Lavoie, Musée du Bas-Saint-Laurent)



De cette apogée, voici un premier volet de notre recherche, relatant un bref historique du tourisme à Cacouna.

Cacouna, c'est la petite municipalité située en bordure du fleuve, à quelques kilomètres de Rivière-du-Loup. Ses premiers habitants furent les Indiens appartenant à trois tribus différentes: les Malécites, les Papinachois et les Iroquois. Ce sont eux qui baptisèrent ce petit coin de terre "Cacouna", qui signifie au pays du "Porc-Épic".

En 1673, "la Compagnie des Indes Occidentales cède au Sieur Daulier Duparc les deux lieues de terrain qui font suite sur le Saint-Laurent à la Seigneurie de La Chesnaye, Rivière-du-Loup, sur deux lieues de profondeur." (1) La concession des premières terres se fit entre 1721 et 1750.

"À ce moment-là, on accédait à Cacouna surtout par le fleuve. Le spectacle était beau, falaises couvertes d'arbres variés pratiquement tout au long des 15 kilomètres de la Seigneurie, mais pour le défricheur, ce paysage prenait facilement l'apparence

d'une terre de Caïn. Entre le fleuve et la falaise, une étroite bande de terre sablonneuse à défricher et cultivable, mais pour ceux qui avaient le courage de gravir la falaise, le spectacle qui s'offrait à eux n'avait rien d'engageant." (2) Le processus de développement fut long et pénible, et c'est le premier octobre 1825 que Cacouna fut érigée canoniquement sous le vocable de Saint-Georges de Cacouna, qui deviendra très vite l'endroit privilégié des touristes anglais et américains.

NAISSANCE DU TOURISME

Même si nous retrouvons peu d'écrits anciens qui nous aident à restituer l'histoire du tourisme dans la dernière partie du XIXe siècle, certains documents nous fournissent des paramètres susceptibles d'établir une corrélation de faits nous permettant de justifier nos investigations.

"En ce temps de neige et de frimas (une amazone sur les grèves de Cacouna, souvenir d'été) fera penser nos lectrices à ces beaux jours pleins de soleil qu'elles ont passés dans les places d'eau du Bas du St-Laurent, une promenade à cheval est délicieuse sur ces grèves où la brise tempérée apporte comme les effluves les sentiers de varech et du salin de la mer. Comme il y a loin de là à l'air comprimé de nos villes! Patience, l'été reviendra et l'on retournera à Cacouna." (3)

En effet, le touriste y trouve tout le confort désiré: confort du gîte et splendeur de la nature. Le fleuve St-Laurent ayant une lar-

geur de plus de 32 kilomètres devant Cacouna, l'air qu'on y respire est remarquablement pur et fait de cette localité un endroit idéal pour les personnes de santé délicate, celles qui relèvent d'une maladie sérieuse et, bien sûr, pour les personnes friandes de la belle nature. On comprend facilement pourquoi des membres de la famille royale d'Angleterre et plusieurs gouverneurs généraux du Canada ont autrefois séjourné dans cette charmante localité.

Le tourisme fut vraiment une manne précieuse pour les cacounais. À cette époque, l'argent se gagnait péniblement et était pour beaucoup une perle rare que l'on ménageait scrupuleusement. Nul doute que l'apparition des millionnaires anglais fit miroiter une lueur d'espérance chez plus d'un pauvre colon. En peu de temps, "Cacouna deviendra le paradis des Anglais, le ciel de la mode, le ciel des "GRECIAN BENDS" et des chignons." (4)

De fait, depuis l'ouverture du tourisme, que voit-on sur les pla-

ges d'eaux renommées? "Des familles anglaises et rien que des anglais qui fuient le ciel corrosif des grandes villes et viennent avec leurs grandes femmes à Cacouna pour respirer, disent-ils", (5) et ils respirent, croyez-nous tant qu'ils le désirent. Ce sont eux qui ont bâti les jolis et riants cottages qui font de Cacouna le "Saratoga canadien". (6) Ces cottages s'échelonnent sur le coteau jadis abrupt et inculte qui domine le fleuve.

Les parterres, les petits jardins coupés de roc et de taillis, les allées étroites, les sentiers épineux en font comme un petit EDEN à moitié sauvage où l'on peut rêver, chanter, se reposer, mener la vie bourgeoise de l'ère victorienne. Les raisons qui motivent les estivants à venir à Cacouna étaient sans aucun doute l'attrait pour la splendide nature avec son air salin, les facilités d'accès et, il faut bien le mentionner, la propagande pompeuse publiée sous diverses formes autour de cette station balnéaire.

FACTEURS DE LOCALISATION TOURISTIQUE

-Splendide nature-

De fait, la végétation luxuriante, la proximité des plages sablonneuses et l'eau salée, le climat sain et particulièrement frais durant la saison faisaient de Cacouna un endroit des plus "attractants". A cette époque du

romantisme, pas surprenant que l'on retrouve cet engouement pour la nature exprimé souvent avec exubérance. C'est pourquoi la nature qui dévoilait ses charmes facilement à tous les visiteurs soucieux de les capter avait une emprise remarquable, considérable sur eux. C'était selon Arthur Buies une nature fasci-

nante et captivante: "Les prairies ondulantes, le ciel bleu azur, les couchers de soleil qui doraien les croupes des Laurentides, l'immensité du fleuve, parfois calme, parfois moutonneux qui s'étendait sur une largeur de plus de 25 kilomètres jusqu'à Tadoussac. Et que dire des bains de mer si salvifiques..." (7) N'est-ce pas



-L'escalier derrière l'hôtel St-Lawrence Hall (Fonds Livernois, Archives Nationales du Québec)

suffisant pour fasciner et séduire le moindre touriste?...

Un extrait de l'Album touristique écrit par James MacPherson Lemoine en 1876, chante un peu dans cette veine les beautés du milieu.

"Jamais je ne vous ferai l'injure de prétendre vous en montrer sur Cacouna, ses séduisantes beautés, ses bains de mer, ses bals, ses pique-niques, ses courses de chevaux, ses parties de pêche, le luxe de ses hôtels pendant la belle saison..." (8)

Cacouna en plus de ses beautés naturelles est favorisé par sa situation géographique qui le rend accessible aux visiteurs. C'est un autre facteur qui favorisera l'évolution de l'industrie touristique.

-Facilité d'accès-

À cette période du siècle, les gens qui désiraient se rendre à

un endroit éloigné choisissaient surtout la navigation comme moyen de transport. Bien sûr, la route terrestre pouvait être employée, mais pratiquée sur de longues distances, elle présentait des désavantages plus ennuyeux que la route maritime. Ainsi les voyageurs de l'Ontario, de Montréal, de Québec et d'ailleurs, qui se rendaient à Cacouna, le faisaient par bateau. Ils débarquaient à la Pointe de Rivière-du-Loup, d'autres se rendaient parfois jusqu'à Cacouna.

"Au début, on utilisait le "ROWLAND HILL, petit vapeursabot, qui faisait mine de se mouvoir. Plus tard, le Saguenay vint y déposer de temps à autre des curieux qui cherchaient des plages vierges. Enfin, l'on bâtit un quai à Rivière-du-Loup et le Magnet inaugura une série de voyages réguliers qui sont devenus par la suite quotidiens" (9)

sans cependant suffire encore à la foule énorme qui se donne rendez-vous dans cet endroit de villégiature remarquable. Voici comment Arthur Buies écrit le va-et-vient des touristes:

"Trois bateaux se suivaient à un intervalle de quelques heures, pour prendre une même route... et cela pour de plus simples places d'eau où ne vont que les touristes, voilà certes qui est inouï. Il y a deux ans seulement, on eut crié prodige, à l'extravagance, à la folie, en voyant arriver trois bateaux en un seul jour à la Malbaie et à la Rivière-du-Loup; maintenant ils peuvent à peine tenir à la tâche." (10)

Le même auteur mentionne que la population estivante dépassait 3 000 personnes et était anglophone à 90%: *"Que voit-on dans les stations d'eau fashionables reconnues? Des familles anglaises, et rien que*

des familles anglaises." (11)

C'est seulement vers 1873 que les voyageurs purent utiliser la voie ferrée et descendre à la gare de Rivière-du-Loup ou à Cacouna.

Souvent les visiteurs, après y avoir séjourné une saison, se faisaient fervents propagandistes du milieu, parfois même d'une façon fabuleuse, et c'est ainsi que la publicité fit faire un bond inouï au développement du tourisme, créant même des conflits avec Kamouraska, sa rivale.

-Propagande-

On retrouve dans les archives une circulaire publicitaire qui se lit ainsi:

"Cacouna" le Newport du Canada à 120 milles en bas de Québec - voyage par train ou par bateau - bain d'eau salée - paysage montagneux - température moyenne 70 degrés - merveilleux couchers de soleil - danse tous les soirs, lumière électrique - sonneries - golf - sports de plein air - spectacles à l'hôtel - orchestre - Demandez nos circulaires illustrées prix peu élevés...

SAM Harris
(unique directeur et administrateur)" (12)

"Et J.M. Le Moine à son tour écrivait en 1872:

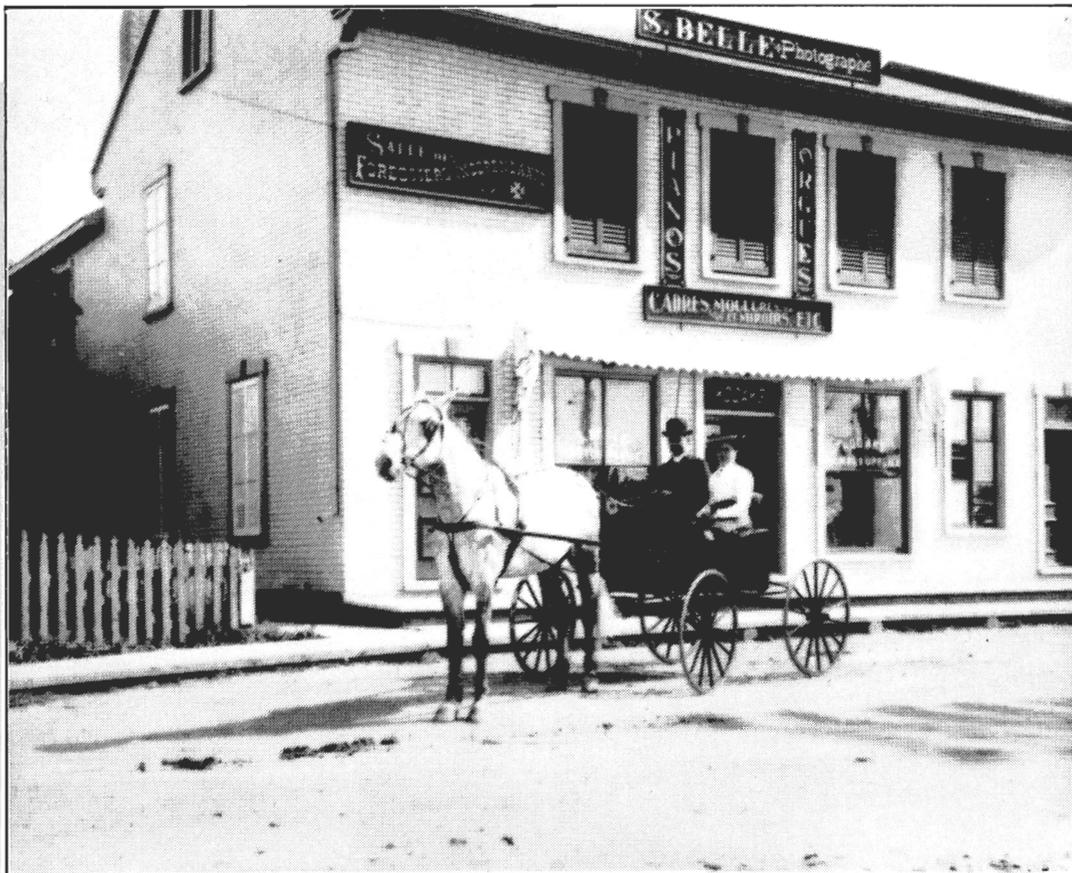
"Les touristes poètes et prosateurs ont tant de fois célébré le charme de CACOUNA, de la Rivière-du-Loup, de Kamouraska, à la belle saison que je serai fort sobre sur la localité... Kamouraska était jadis la seule place de bains fréquentée par les touristes. Aujourd'hui Cacouna l'éclipse grâce au "humbug" américain (dont il use et aux avances pompeuses dont il abuse...) Tous ceux qui voudront s'affranchir des exigences des villes, jouir des agréments d'une belle campagne, préféreront toujours Kamouraska à Cacouna." (13)

Nous reconnaissons là l'esprit de clocher qui s'est plus d'une fois manifesté dans notre pays tout au long de son histoire. Évidemment, Cacouna n'est ni la Côte d'Azur, ni la Floride, mais comparativement à ces lieux enchanteurs, ne pouvons-nous pas dire que cette station balnéaire du Bas du Fleuve est un coin du Paradis?... Le fait est réel, depuis 1870 c'est l'endroit le plus remarqué et le plus fréquenté par les touristes. L'un des premiers sites de villégiatu-

res du Saint-Laurent et du Québec avec la Malbaie et Métis Beach, où les riches familles anglaises viennent se détendre pendant la saison estivale. Soyons réaliste et disons-le bien, Cacouna a un passé de grandeur touristique qu'il ne faut pas taire et donc il est normal de faire connaître le prestige.

Le passage des Campbells à Cacouna renchérit la note publicitaire. Nous résumons le texte tiré de l'OPINION PUBLIQUE du 24 septembre 1870. Madame Campbell était très malade depuis assez longtemps. L'art médical s'avérant impuissant à la guérison, son époux, le docteur Campbell résolut de partir avec elle en aval de Québec. Finalement, il s'arrête à Cacouna pour y passer l'été. Après trois mois de bains de mer et d'air pur, madame Campbell, de retour à Montréal, se retrouve parfaitement guérie. Le bruit se répandit comme une trainée de poudre et il fit faire fortune à Cacouna. Dès l'été suivant, Cacouna augmente sa clientèle touristique et se fait gloire de recevoir ses personnalités comme le Prince Arthur, Sir Georges Cartier, Sir Hincks, Sir Galt... Cette station balnéaire

-Calèche devant S. Belle, photographe à Rivière-du-Loup (Fonds Belle-Lavoie, Musée du Bas-Saint-Laurent.



mise à la mode par les riches financiers anglo-canadiens est devenue célèbre en quelques années. Toute la population entre dans le tourbillon touristique et transforme de jour en jour son milieu agricole en véritable industrie touristique.

En effet, cette bande de terrain qui s'étendait entre le chemin du Roi et le bord de la falaise, sauf au centre du village, n'avait jamais été considérée comme valable dans son ensemble pour l'agriculture. L'engouement des touristes s'est porté vite acquéreur de ces terrains riches d'une grande valeur touristique, ce qui augmenta rapidement le prix de vente. On peut dire que l'HISTOIRE TOURISTIQUE de Cacouna comporte plusieurs aspects que nous classerons ainsi: les villas, la location des maisons et les hôtels, du côté nord du Chemin du Roi.

HÉBERGEMENT

-Les villas-

Comme Cacouna était bénéficiaire d'une classe de touristes millionnaires stable, il est tout à fait normal que l'on y voit s'élever dans un merveilleux décor de luxueuses villas. *"Oui, on les construisait très belles, laissant libre cours aux goûts et aux caprices des architectes. Rien n'était, semble-t-il, aussi différent d'une villa que la villa voisine. Les unes et les autres étaient perdues dans les arbres et les jardins comme si elles étaient des bijoux que leurs propriétaires seuls et leurs familles avaient le droit d'admirer."* (14) On profitait à pleine capacité de la maison pendant l'été et à la fin de la saison on réclamait l'aide du fermier d'en face pour l'hiverner.

Que de pains alors sur la planche!... C'est un peu de cette façon que le Père Lebel raconte le déroulement des activités liées aux villas. *"A l'automne, il fallait poser les contrevents dans les fenêtres et les portes, garder l'oeil ouvert pour ne pas laisser pénétrer les maraudeurs en l'absence des propriétaires.*

En hiver, on se devait de débiter les arbres que pourraient arracher les tempêtes et, quand le printemps arrivait, c'était l'heure du grand ménage de la maison: aérer toutes les pièces, placer des fleurs ici et là, allumer les foyers et les poêles pour chasser l'humidité et pour que les visiteurs sentent à leur arrivée qu'ils étaient chaleureusement attendus dans leur propre maison." (15)

Et ce sont les dernières minutes d'attente, mais non les moins importantes et les plus reposantes. Quel énervement!... on s'agite... s'excite... s'affaire... on épie d'un coin à l'autre pour s'assurer si l'on n'apercevrait pas l'ombre d'une silhouette... on a si hâte!... Les enfants errent un peu partout espérant avoir le plaisir d'annoncer la nouvelle. Tout le monde est aux aguets et des questions du genre doivent certes fuser chez plus d'un curieux: pourquoi ce retard?... la mer était peut-être vilaine?... ou le train en retard?... ce sera sans doute prochainement... et l'imagination trouve, à satiété, matière pour broder...

Enfin, le moment tant attendu est arrivé. C'est le temps des retrouvailles et le coeur tout palpitant on accourt, on envoie la main, c'est la fête. Les Hamiltons, les Campbells, les Hicks... et combien d'autres sont arrivés... bon voyage!... beau voyage!... et la nouvelle se répand, avec enthousiasme d'une famille à l'autre. Les conversations s'engagent rapidement, et les commères risquent de manquer de salive à certains moments, car tous les événements de l'année devaient y passer. On a tant de choses à raconter... après une si longue absence. Il faut tout de même en garder pour les vacances... Puis la vie active s'amorce. Pour les arrivants, c'est le déballage de nombreuses valises et les énormes caisses de bois contenant costumes, articles de sport, jouets pour les enfants, etc...

Quant aux hôtes (serviteurs), c'est chaque jour le transport du lait, de la crème, des oeufs, du

beurre et des légumes. C'est aussi de temps à autre le pompage de l'eau, le débitage du bois, la tonte du gazon et combien d'autres services que les garçonnets surveillent avec le désir de remplir leur tirelire cet été. Pour bon nombre de cultivateurs, les touristes leur apportaient plus que la ferme. Ainsi, le Chemin du Roi s'emplit et l'on manqua de terrains pour répondre aux nombreuses demandes. En attendant la construction des hôtels et aussi pour permettre à la catégorie de gens moins fortunés ne pouvant se payer le luxe d'une propriété ne servant que pendant la saison estivale, on invente le système "des petites maisons", appelées "fournil", pour louer la maison familiale.

-La location des maisons-

Comme nous l'avons mentionné ci-haut, les terrains du côté nord, devenus insuffisants, on utilise le côté sud. Mais cette partie étant une zone agricole, il est donc impossible d'y implanter de nouvelles villas, alors on négocie pour une location. Après entente, peut-être influencé par le touriste et aussi, sans aucun doute, attiré par l'appât du gain, le cultivateur concède à se construire une petite maison annexée à la sienne, qu'il habitera avec toute sa famille, et ainsi louer la maison familiale pour la saison estivale. Le système des "petites maisons" ou du "FOURNIL" est né... mais quelle aventure!... Cette "petite maison" communément appelée, pouvait mesurer 600 pieds carrés, peu haute, et possédait un étage et demi. Au premier plancher, c'était la chambre à coucher des parents et, au grenier, que l'on atteignait par un étroit escalier, les chambres des grands et des petits. On s'empilait comme des sardines dans l'exiguïté des pièces, pendant que les touristes souvent peu nombreux se pavanaient à l'aise dans les vastes pièces de la grande maison.

L'aventure commençait tôt au printemps. On y faisaient la toilette au complet de la grande habitation pour recevoir digne-

ment les "hôtes anglais" et dans un même temps, la mise en ordre du "Fournil" qui avait servi pendant l'hiver de débarras. Le ménage terminé, c'est la course au déménagement. Quel branlebas! A peine remis de la corvée du nettoyage, paniers pleins et bras chargés de toutes sortes d'effets, on fait la navette entre les deux maisons. On y transporte une bonne partie des ustensiles, de la vaisselle, de la lingerie, des meubles, etc.

La maison bien astiquée, le locataire en prend possession. Les vacances passent vite et bientôt le départ s'annonce. Recommence alors la cérémonie

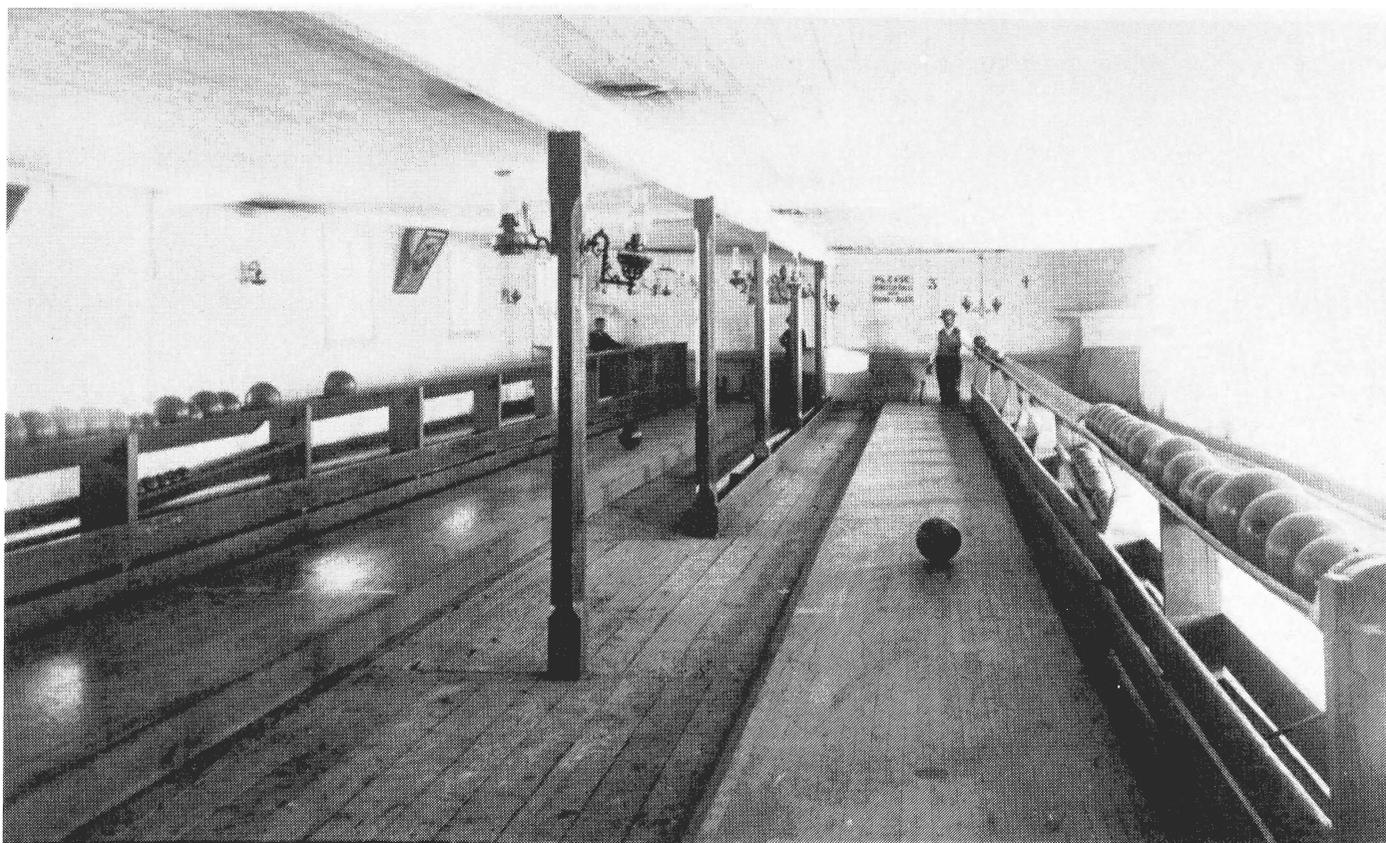
ARRANGEMENT convenu et passé à Cacouna entre M. Georges Lebel, cultivateur propriétaire de Cacouna et M. Joseph A.A. Michaud, comptable de Montréal, agissant aux présentes en sa qualité de représentant de M. Emmanuel St-Louis, entrepreneur de Montréal.

Il a été convenu et stipulé comme suit, savoir: M. Georges Lebel consent à louer et loue pour la saison d'été 1898 à M. Emmanuel St-Louis, sa résidence à Cacouna, occupée autrefois par Sir Joseph Hickson, laquelle maison sera garnie de meubles et effets, lits pions,

demeurer jusque vers le 15 septembre prochain.

Le terrain en front et à l'entour de la dite maison sera entretenu par le propriétaire et le chemin conduisant à la grève sera aussi mis et entretenu en bon ordre. Aussi le propriétaire devra construire et fournir une cabane de bain convenable et à deux compartiments, laquelle cabane sera mise à l'entière disposition de la dite famille St-Louis. Au cas où M. St-Louis emmènerait ses chevaux et voitures, il pourra se servir des écuries, remises à voitures et à harnais et chambre de cocher sans charges autres.

Pour et en considération de ce



-La salle de quilles de l'hôtel St-Lawrence Hall (Fonds Belle-Lavoie. Musée du Bas Saint-Laurent)

du déménagement. C'est la remise à l'ordre de la grande maison et l'abandon de la petite, qui sera de nouveau convertie en remise. L'on recommençait le même scénario année après année, parfois même 25 ans consécutifs. Ils étaient courageux, ces campagnards, pas vrai?...

Voici un extrait d'un contrat de location d'une maison, tiré des archives:

tel que spécifié dans une lettre de M. Lebel à M. St-Louis, en date du 19 janvier courant, 1898.

L'eau et tout le bois de chauffage seront fournis et entrés dans la maison par le propriétaire qui s'engage aussi de fournir environ deux seaux d'eau fraîche de mer tous les jours. La maison et dépendances sera mise en bon ordre à la disposition de la famille de M. St-Louis et la dite famille St-Louis pourra, au besoin, y

qui est énuméré ci-haut, M. Emmanuel St-Louis paiera à M. Georges Lebel, après l'expiration de la présente saison d'été 1898, au commencement de septembre 1898, la somme de Cent-soixante dollars (160,00 \$).

Et après lecture faite des présentes, les parties ont signé. Fait et passé, sous seing privé, à Cacouna, ce vingt-quatrième jour de janvier, mil huit cent quatre-vingt-dix-huit / 1898 /.

*Georges Lebel
J.A.A. Michaud*

Presque tous les propriétaires louaient leur propriété. Voici une brève liste des maisons utilisées par les estivants.

Victorin Dufour: maison construite en 1867, elle fut habitée jusqu'en 1970 par des estivants tantôt anglais, tantôt français. Le propriétaire actuel, Monsieur Victorin Dufour l'a acquise du Juge Corriveau.

Scott: construite par l'arrière grand-père de Paul et Rodrigue Bérubé, elle est habitée par des estivants depuis 1867. Elle possède une architecture de type colonial américain. C'est peut-être une des seules maisons d'été située aussi près du chemin.

Montézambert: dernière maison des toursites du côté ouest du village, Monsieur Montézambert était marié à une dame Walker; ils avaient 2 garçons (qui ne sont jamais venus à Cacouna) et 6 filles. Ils ont commencé à venir dans les premiers temps touristiques.

Le "Wood Side Cottage" abritait donc à l'époque un jeune ménage qui, ne voulant pas changer le lait des enfants, avait descendu ses vaches (ou plutôt les avait fait descendre par bateau). Ils descendaient aussi leurs chevaux et leurs voitures; les voitures étaient de style Victoria. Presque tous les après-midi, les Montézambert faisaient atteler leurs chevaux et montaient en ville.

Albert Lebel: cette maison âgée d'environ 175 ans, de style québécois, était louée à des estivants anglais et la famille Lebel habitait la petite à gauche.

Notons aussi que le surplus de personnes du St-Lawrence Hall (autrefois situé sur le terrain en face) allait se distraire chez Monsieur Lebel où il y avait un salon et un bar; remarquons la galerie au 2^{ème} étage: elle servait sûrement de promenade.

Une dénommée Dumais aurait habité avant David Lebel, père d'Albert Lebel, propriétaire actuel.

Alexis Michaud: Maison centenaire, grosse maison de ferme typiquement québécoise, elle est rectangulaire avec deux portes à

l'avant; une seulement servait pour le train-train quotidien, l'autre étant réservée à la "visite rare" et à la journée du dimanche.

Habitée à partir de 1873 par des Pelletier, elle appartient maintenant à Alexis Michaud: tous furent agriculteurs.

La petite maison qui abritait la famille durant le temps du tourisme a été transportée quelque cent pieds plus avant vers le nord-est.

Ewan: maison construite en 1872 par le même architecte que chez Mackay, Hamilton, Gibault, Montézambert. La propriété a été donnée à Madame Ewan par une de ses tantes en cadeau de noces, en 1935. Le mari de Madame Ewan, amateur de chevaux, participait aux courses sur la terre de Jean-Pierre Lebel.

Cliff Cottage: le grand-père de Monsieur Malcolm Ross fit bâtir en 1867 quatre maisons de même style une à côté de l'autre pour lui, sa famille et ses amis. Ces maisons gardent encore aujourd'hui leur style d'autrefois,

Benoît Tradif: érigée vers 1895 par un Monsieur Daris, elle est faite de brique rouge importée par bateau. C'est une des seules maisons de brique rouge dans le milieu. Elle a d'abord appartenu à des cultivateurs aisés avant d'être vendue pour la saison estivale au juge Cassel; elle est maintenant habitée à l'année longue par des gens de la place.

Pierre Tardif: cette maison fut bâtie au 2^{ème} rang de Cacouna et transportée plus tard en cet endroit puis rénovée en un style bien différent du premier. Âgée d'environ 150 ans, elle a aussi appartenu au juge Cassel. Par la suite, Madame Cassel a donné la maison en cadeau à Madame Ann Budden. Elle appartient maintenant à Monsieur Pierre Tardif.

Spécifions qu'elle était en ces temps glorieux trois fois plus grande que maintenant et qu'elle était dotée d'une douzaine de lucarnes et d'une immense galerie.

Charles Létourneau: maison construite en 1876, elle fut habitée par une famille Mack et

par la famille John Godoll Snettinger (cette dernière de descendance allemande) résidant à Cornwall Ontario. Elle fut achetée et rénovée en 1973 par Monsieur Charles Létourneau

Jean-Pierre Lebel: maison de style québécois à cause de la courbe dans le toit. Le toit avance sur la galerie ce qui permet de s'y promener ou asseoir même en temps de pluie. c'est ce qu'on appelle un "larmier". Les ailes de chaque côté de la maison ont été rajoutées quelques années après la construction de la maison: une touriste anglaise, Madame Hickson les a fait construire pour sa nombreuse famille: l'une servait de chambre à coucher tandis que l'autre était convertie en salle de jeu pour les enfants.

Comme nous venons de le mentionner, cette grosse maison de ferme, était louée à des estivants anglais l'été; la famille Lebel habitait la petite maison, qui a été détruite par le feu en 1932.

Dans le fournil derrière la maison se trouve un ancien four à pain. Le chemin droit qui monte sur la terre était une ancienne piste de course pour les chevaux. Elle servait aussi de route ou chemin de passage pour les aller-retour des 1^{er} et 2^{ème} rangs.

Cinq générations de Lebel s'y sont succédés depuis 1931: Hyacinthe, Georges, Jean-Baptiste, Jean-Pierre et enfants.

Cyprien Dionne: cette maison est d'esprit français par son toit en pente droite. Une partie de la maison, dans les débuts, aurait servi de magasin à un dénommé Gagnon. Ensuite la maison joua le rôle de maison de chambre durant l'été pour accommoder les touristes et les femmes des Pasteurs anglicans. Elle servait en même temps de maison de ferme. Ayant appartenu à M. Thomas Dubé, Cyprien Dionne et Georges Dionne, elle est aujourd'hui la propriété de Monsieur Cyprien Dionne.

La maison aurait environ 200 ans.

Yvon Desjardins: elle fut la maison de ferme de Monsieur Joseph Michaud et de Wilfrid Desjardins. Ce dernier aurait

transformé la laiterie en petite maison pour louer la grosse l'été. Son bâti est un peu moins large que les autres maisons de type québécois. Elle a environ 150 ans.

Alphonse Dionne: très belle maison d'esprit québécois du début du XIXe siècle; très grande simplicité et proportions agréables. Elle fut logée au début au deuxième rang puis transportée au village. Autrefois propriété d'un ferblantier, elle appartient aujourd'hui à Monsieur Alphonse Dionne qui transforma son hangar en petite maison pour louer la grosse l'été.

Cette liste fort incomplète nous permet tout de même de constater l'évidence d'une activité intense qui se déroulait pendant la saison d'été. Presque toutes les maisons privées et tous les jolis cottages étaient pleins de familles qui venaient se détendre et jouir de la belle nature.

L'usine touristique, solidement démarrée, s'active avec l'installation des nombreux hôtels pour favoriser une autre partie de la classe élitique.

-Les hôtels-

"Tandis que les "étrangers" bâtissaient leurs villas et les cultivateurs, leurs petites maisons, au même rythme, les hôteliers mettaient en chantier de petits et grands hôtels, mais cela ne suffisait, toujours pas à accueillir le flot croissant des touristes.

On décide donc d'en construire un, plus grand, plus luxueux, avec service qui l'emporterait sur tous les autres" (16) qui a fait la manchette des journaux de l'époque.

Saint-Lawrence Hall: Le Saint-Lawrence Hall est un hôtel unique construit en 1862 par Sir J.B. STOCKING, financier anglais, représentant de plusieurs compagnies maritimes canadiennes et américaines, et membre de la société du chemin de fer "QUEBEC CENTRAL". Une décennie à peine après la construction, il dut y ajouter deux ailes immenses.

"Cet hôtel contient 600 chambres et peut accueillir 800 personnes. Nulle part ailleurs le service n'est si complet, si intelligent, si actif."

Si vous le désirez, le matin à 7 heures, on vous servira dans

vos chambre un bain d'eau salée avec un verre de la même liqueur; on a tout ce qu'on veut ici, et en cadence encore, on se baigne au son de la musique." (17)

"L'habitant du St-Lawrence est un Dieu, et il n'a pas le temps d'avoir de désir. Pour égayer le repas et faciliter la digestion, des musiciens loués pour la saison font entendre les sons de la harpe, du violon et de la flûte et cela au déjeuner, au lunch, au dîner, au souper." (18)

"Aussi, les activités sont nombreuses et pour tous les goûts. Dans l'avant-midi ou l'après-midi, quand il fait beau et que la marée est haute, on peut aller prendre un bain de mer, puis se promener sur la plage en contemplant les merveilles de la nature ou encore prendre la route de Rivière-du-Loup." (19)

Pour certain, ce sera les magnifiques activités sportives, les courses de chevaux, de bicyclettes, les jeux de quilles. Les photos évoquent quelque peu l'ampleur de ces activités.

NOUVELLES CLASSÉES

Saint-Laurent, 14 août 1897 - Au couvent de Cacouna, à la soirée donnée par Madame Oscar Lanctôt, en villégiature, l'orchestre du St-Lawrence Hall a fait entendre les plus beaux morceaux de son répertoire et Madame Théo Proulx et Monsieur le docteur Tardif ont été fort admirés dans l'exécution de leurs chants.

Madame Lanctôt elle-même, dont la réputation n'est plus à faire, a rendu la belle chanson: "*Mon coeur s'ouvre à ta voix*".

"Le Saint-Laurent, 14 septembre 1900 - Les touristes achèvent de désertir nos plages. A Cacouna, le "St-Lawrence Hall" et le "Mansion House" sont fermés, à Notre-Dame du Portage et St-Patrice de la Rivière-du-Loup, tous les Hôtels ont aussi fermé leur portes pour jusqu'à la saison nouvelle.

"Le Saint-Laurent", 20 septembre 1901 - Dans la nuit du 12 au 13 courant, des voleurs se sont introduits dans l'Hôtel St-Lawrence Hall, à Cacouna, et ont enlevé, en valeurs diverses, une somme évaluée à 180,00 \$. On ne nous dit pas si la police a pu mettre les voleurs... sous contrôle! Le St-Lawrence Hall fermera ses portes dans trois jours jusqu'à la prochaine saison.

"Le Saint-Laurent", 23 novembre 1900 - J.B. Stocking, propriétaire du St-Lawrence Hall de Cacouna, est mort subitement, mardi soir dernier, à sa résidence, rue St-Louis Québec, à l'âge de 57 ans. Le défunt arrivait d'un voyage aux Etats-Unis. Il laisse son épouse et deux jeunes fils qui prendront la relève.

L'été fourmillant d'activités de toutes sortes compensait pour les saisons plus tranquilles.

C'était le moment idéal pour vendre les tissages, couvertures, tabliers, serviettes... le tout confectionné par les femmes durant l'hiver. Ainsi des bazars étaient organisés et on y trouvait toutes sortes de bonnes choses à faire ou à acheter: articles artisanaux, fruits, légumes, pains chauds, tartes, roue de fortune, jeux d'éléphants, crème glacée, pêche de surprise...

Hélas! tout passe!... cette habitation si populaire fut détruite par le feu en 1902 et ce sera la MANSION HOUSE qui prendra la relève dans le premier quart du XXe siècle. Nous en reparlerons plus loin.

Du St-Lawrence Hall, nous passons au Château MONTROSE qui, lui aussi à sa façon, mène une vie assez mouvementée.

"Le Château Montrose: Les Allen ont joué au Canada un rôle important. L'ancêtre, le capitaine Alexander, est né en Ecosse en 1870; il fut marin et constructeur de navires. Son petit Montagu disait de lui: "Il fut en son temps un homme sage et voyant." Il est mort en 1854. (Ce texte doit beaucoup aux reportages publiés par M. Roger Rioux dans le Soleil, 13 et 14 août 1959). Son fils Sir HUGH est né

chant's Bank qui fut fusionnée plus tard avec la banque de Montréal." (20)

"Les deux frères Andrew et Montagu choisirent Cacouna pour leurs vacances d'été. Sir Montagu passa deux ou trois saisons estivales à loyer dans la maison de M. Pelletier et deux autres chez M. Ross de Québec. Mais ces deux endroits manquaient d'espace, au goût de Sir Montagu. Son frère Andrew a acheté cette dernière propriété

splendide, on y construisit successivement trois tennis et l'on planta de nombreux arbres pour couvrir le talus". (21) "En même temps que l'on construisait le "Château", on bâtissait le logement pour les cochers 1901, puis la serre et la maison du jardinier 1902 et, vers le même temps, la remise au bord de l'eau pour le yacht et les chaloupes. Il y avait au service de la famille une ving-



-Le Château Montrose, devenu le Monastère des Pères Capucins (Fonds Belle-Lavoie, Musée du Bas Saint-Laurent, Rivière-du-Loup)

en Ecosse en 1810. Il arriva à Montréal en 1826. En 1850, il fonda la ligne maritime ALLEN LINE qui posséda jusqu'à 35 navires; il fut l'un des promoteurs du chemin de fer Pacifique en 1873. En 1913, la compagnie fut vendue à la Canadian Steamship Company.

Un de ses fils, Montagu, hérita des dons de son père et de son grand-père. Né à Montréal, il prit la succession de son père à 22 ans. Lancé dans la finance, il devint président de la Mer-

un peu plus tard. Elle est devenue aujourd'hui le centre touristique du fleuve d'Argent. Quant à Montagu, il jeta les yeux sur la propriété de son ami, le major Campbell et, à la mort de ce dernier, il en fit l'acquisition en 1900. Pour agrandir son domaine, il acheta aussi la terre que possédait M. Narcisse Lebel au nord de la route nationale.

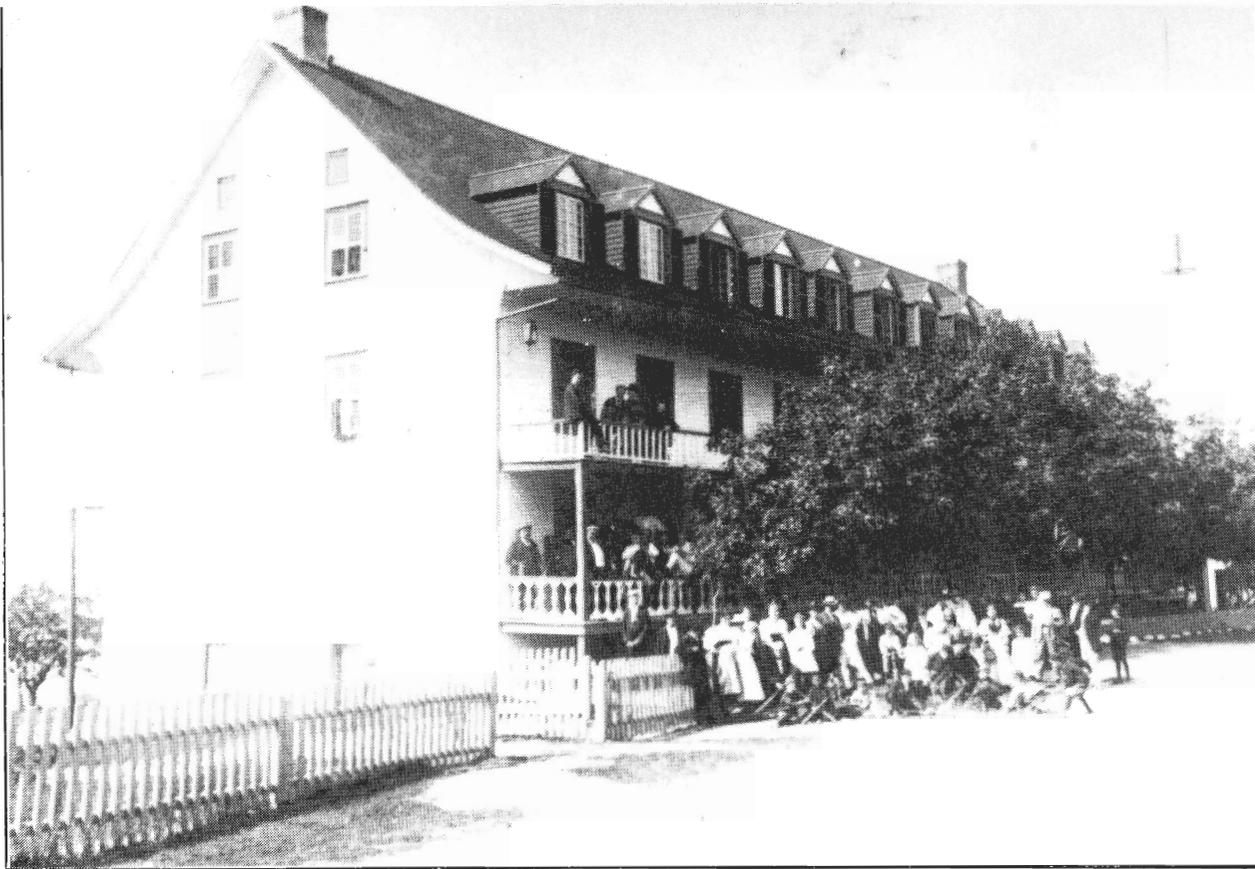
C'est en 1900 que fut bâti ce que les cultivateurs voisins baptisèrent le "château Montrose", nom de la demeure des ancêtres en Ecosse.

La résidence était vaste et

taine de serviteurs, cochers et conducteurs pour sept chevaux et trois automobiles. Les Allen séjournèrent à Cacouna de la mi-juin à la mi-septembre." (22)

Outre ces deux hôtels, d'autres s'ajoutèrent pour compléter le décor.

Mansion House: Le Mansion House a pris la relève du St-Lawrence Hall. Il a été bâti en 1857. A ses début, il n'était accessible aux touristes, voyageurs et gens de la place, que durant la saison estivale; plusieurs années plus tard, après la grande ruée des touristes, il tint ses portes ouvertes à l'année. En



-Hôtel Mansion House (Fonds Belle-Lavoie, Musée du Bas Saint-Laurent)

plus de ses 52 chambres meublées et de sa merveilleuse vue sur le fleuve, sa salle à diner pouvait accueillir non seulement ses pensionnaires, mais aussi elle offrait d'excellentes réceptions, noces, fêtes de famille, et de plus elle pouvait se convertir en salle de danse pour l'occasion.

L'hôtel a appartenu à M. Lucas, ensuite à M. Gaudreault, qui la vendit au père de M. Camille Bélanger; par après, elle passa à M. Camille Bélanger lui-même. En 1962, MM. Yves, Vital et François Simard s'en approprient et l'éloignent du chemin.

Comme pour le St-Lawrence Hall, le feu, qui consuma la Mansion House le premier janvier 1965, ne laissa que des cendres.

Dufferin House Maison de style monumental québécois, probablement à cause de sa vocation première, celle d'hôtel pour touristes. A remarquer sa grande galerie permettant aux vacanciers de s'y attarder et y admirer le fleuve. On pense que le nom de Dufferin serait celui de son premier propriétaire qui, par la suite, aurait vendu à Monsieur Pollack vers les années 1900. L'hôtel appartient aujourd'hui à Monsieur François Lévesque.

Cacouna House: Pour les touristes qui avaient le goût de la paix, le besoin de repos, et ceux qui voulaient des vacances un peu moins dispendieuses, l'hôtel Cacouna House jouissait d'une excellente réputation et accueillait sa clientèle régulière en plein coeur du village.

C'est encore une maison de style québécois ayant appartenu à M. Emile Lebel. Monsieur François Simard en est maintenant le propriétaire.

Le château Vert: Lorsque Peter Dunnigan, ancêtre d'Andrew Dunnigan, vient s'établir à Cacouna en 1864, il habite provisoirement l'extrémité droite qui se trouve aujourd'hui la cuisine de la maison actuelle. En 1867, Markland Monson, (1^{re} banque du Canada) achète le terrain. Par la suite, trois architectes travaillent les plans de la maison, tirés des plans d'un château anglais; en 1869, la maison arrive - préfabriquée par goélette. Elle est d'esprit victorien anglais et c'est ce que nous appelons aujourd'hui le Château Vert.

Hôtel "Au Fleuve d'Argent": Résidence princière construite en 1865, elle fut occupée par Andrew Allen, cousin de Sir

Montagu Allen. Après lui, des Craig y ont habité.

Par la suite, Monsieur Ernest Larouche qui s'était logé des cabines en face du manoir de la veuve Léon Dionne, sur les terrains de Michel Perron et de Hervé Roy, s'est approprié le terrain des Craig et y a déménagé ses cabines. Ce fut le premier à loger des cabines à Cacouna. Finalement, le propriétaire actuel, Monsieur Charles Létourneau, la convertit en hôtel en 1941.

A la suite de cet étalage de faits descriptifs, on ne peut mettre en doute l'impact impressionnant que l'industrie touristique fera passer sur la vie sociale de cette localité. "Cacouna-touriste" ne sera plus le Cacouna sauvage de jadis. Les cultivateurs y ont transformé leur mode de vie et plusieurs optèrent pour des métiers nécessités par les vacanciers.

IMPACT SOCIAL

Les touristes et les estivants ne quittaient pas leurs patelins dans le but de travailler. Ces vacanciers à la recherche de repos et de plaisir confiaient aux



-Hôtel Dufferin vers 1900 (Fonds Belle-Lavoie, Musée du Bas Saint-Laurent)

Cacounais le soin d'agrémenter leur séjour. Ainsi, joignant l'utile à l'essentiel, différents métiers ou occupations saisonnières se développèrent afin de satisfaire les multiples besoins de ces visiteurs.

On vit apparaître le métier de cocher et de charretier. Presque tous les jeunes et même les moins jeunes devinrent cocher. On montait à la gare de Cacouna, du Grand Tronc ou à la Pointe de Rivière-du-Loup pour quérir les arrivants, puis on les conduisait où ils désiraient. Des prix avaient été établis: voyage aller-retour à Rivière-du-Loup, \$1.00, ou monter le matin et descendre le soir, \$1.50, toute la journée \$2.00.

Cependant les résidents aux superbes villas étant plus fortunés avaient leurs propres équipages, composés de voitures, chevaux, cochers... A la fin de septembre, quand la clientèle touristique disparaissait, la vie de cocher s'estompait, chacun retournait alors à la ferme qu'il avait un peu délaissée pendant l'été et vaquait à ses occupations habituelles.

-Colporteurs-

Puis les colporteurs s'ajoutèrent. Comme la population du village triplait au cours de l'été, cet essaim rapide de personnes exigeait les services de ravitaillement. C'est à ce moment que l'on a vu naître ces vendeurs de la route que l'on appelait habituellement "colporteurs". Ils venaient de Cacouna et des villages environnants. On y trouvait des bouchers, des boulangers, des marchands de glace, des vendeurs de poissons, de fruits et petits fruits sauvages.

Evidemment, pour répondre à tous les besoins, un colporteur ne pouvait suffire; il y en avait donc plusieurs et ils se faisaient concurrence.

Quelques cultivateurs se firent bouchers: Policarpe Sirois, Louis Bérubé, Amédée Dionne, Elisé Mailloux... Ils passaient avec une voiture spéciale, équipée des installations appropriées: couteaux, scies, balance, glace... pour livrer la viande. Le matin en partant, ils pouvaient apporter quatre à cinq moutons, cinq à six veaux, dix à quinze poules et un boeuf entier... Les cultivateurs

du village ne fournissaient pas assez de viande à l'extérieur, ce qui facilita la floraison du commerce aux alentours de Cacouna.

-Les marchands de glace

Le besoin de conserver la viande suscita le marchand de glace. Pendant l'automne, le marchand de glace bloquait la "Petite Rivière-du-Loup"; des écluses avaient été construites à cet effet pour monter l'eau. Quand celle-ci était devenue de la glace, on la sciait par morceaux avec un "godendart". La glace coupée était entreposée dans un bâtiment adapté pour cela. On commençait par étendre une couche de brin de scie, ensuite des blocs de glace étaient placés. On y ajoutait une autre couche de brin de scie, et ainsi l'entrepôt s'emplissait.

Tous les cultivateurs responsables d'une ou de plusieurs villas touristiques s'occupaient pendant l'été de passer tous les matins aux maisons qui avaient des glacières. Les hommes entrepreneurs devenaient facilement "marchand de glace".

-Les blanchisseurs-

Et que dire du métier de blanchisseurs! Si le gros hôtel du St-Lawrence Hall pouvait se payer le luxe d'une buanderie, tel n'était pas le cas pour la plupart des hôtels, qui faisaient laver leur linge par les habitants de Cacouna. Quelques-uns parmi eux se spécialisèrent dans ce domaine.

Madame Joseph Chartier demeurant sur la rue de la grève se fit blanchisseuse; Monsieur Jos Larouche, son beau-fils, prit la relève de Madame Chartier vers 1906, mais sur une plus grande échelle. Il lavait nappe pour 5 cents, jupon 15 cents, matinée (chemise) 10 cents, chapeau 5 cents, pantalon 25 cents, robe 20 cents et drap 10 cents.

A tous ces métiers, on peut même ajouter celui de chasseur.

— Le chasseur de goéland—

Les estivants furent donc une manne précieuse dont bien des gens profitèrent. C'est ainsi que les habitants se trouvaient jardiniers, cuisiniers et même chasseurs de goélands, pour de courtes périodes. La chasse aux goélands devint un commerce florissant puisque les modes du début du siècle le voulaient ainsi.

Les touristes se paraient des plumes de ces oiseaux marins et quelques gens de la plage s'improvisèrent chasseurs pour combler le désir de ces dames.

Les poitrails de goélands pouvaient se vendre jusqu'à \$4.00 à \$5.00. Les plumes des ailes se vendaient ainsi surtout celles qui étaient bleutées servaient à faire des corsages.

Nous avons là les principales implantations que la vie touristique apporta dans le milieu de Cacouna et de ses environs. Oui, Cacouna avait beaucoup changé.

CONCLUSION

Le tourisme fut un carrefour où différents mode de vie prirent naissance. Les voyageurs apportèrent avec eux non seulement un revenu, mais aussi tout un bagage d'habitudes et de coutumes qui s'ajoutèrent au

décor de la vie cacounoise.

Messieurs les capitalistes, les rentiers de Québec et de Montréal, se sont donné la main pour transformer un bourg jadis solitaire, un peu sauvage, en un lieu des plus "fashionables", peut-être le plus riche au Canada. Grâce à MM. MOLSON - HAMILTON - THOPTON - YOUNG COOK - JOHN ROSS - POSTOM HENDERSON - FERRIE et mille autres, de jolis cottages, des chalets suisses ou des demeures magnifiques ont surgi, comme enchantement, parce que les bains de mer de Cacouna sont salutaires, que la vie y est peu dispendieuse, que les Vapeurs et le Grand-Tronc en rendent l'abord facile.

C'est ainsi que se développa "Cacouna-touriste" et dont nous pouvons retracer l'histoire facilement, par le mélange architectural des maisons restantes ainsi que les immenses jardins qui sont toujours reposants pour l'oeil avide de ces splendides beautés.

Si nous visitons Cacouna aujourd'hui, nous remarquons que le village est resté imprégné de ces essais de touristes qui l'ont façonné selon leurs coutumes et leurs mentalités. Les maisons gigantesques, les maisons-magasins, d'anciennes pensions de famille subsistent encore et parlent par elles-mêmes, racontent la vie d'autrefois qui a bien changé aujourd'hui. Dans les rues du village, on peut découvrir l'aisance, la propreté, la richesse des potagers et des jardins, reflet du passé.

Il fait bon flâner encore aujourd'hui dans ce coin tranquille, arpenter les plages, les rues, et descendre jusqu'au quai qui a connu lui aussi autrefois beaucoup d'animation à cette période que l'on peut appeler sans présomption "L'ÂGE D'OR TOURISTIQUE DE CACOUNA". □

- 1- Lebel, Réal, Au pays du porc-épic: Kakouna 1975, p. 20.
- 2- Ibid. p. 39.
- 3- Opinion publique, 12 fév. 1864, pp. 76-78. Cité dans Lebel, Réal op.cit. p. 238.
- 4- ÉCHOS du Québec, 1877, Napoléon Legendre, p. 82.
- 5- Arthur Buies, **Chroniques, humeurs et caprices**, p. 31.
- 6- Id.
- 7- Arthur Buies, **Petites chroniques pour 1877**, p. 34.
- 8- ALBUM TOURISTIQUE. James MacPherson Lemoine, 1876, p. 26.
- 9- **Études françaises** - revue des lettres françaises et canadiennes-françaises. Vol. VI, no 3, août 70, p. 306. Cité dans Lebel, Réal, op. cit. p. 246.
- 10- Arthur Buies, **Chroniques, humeur et caprices**, Québec, Darveau, 1873, p. 358.
- 11- Ibid., p. 31.
- 12- **Album touristique**, p. 324. Cité dans Lebel, Réal, op.cit. p. 246-247.
- 13- Lambert Classe, **Cacouna, le paradis du Tourisme**. Cité dans Lebel, Réal, op. cit. p. 240.
- 14- Réal Lebel, **Kakouna**, 1975, p. 242.
- 15- Ibid. p. 242.
- 16- Ibid. p. 244.
- 17- Arthur Buies, **op. cit.**, p. 299.
- 18- **Idem** Cité dans Lebel, Réal, op.cit. p. 245
- 19- Lebel, Réal, op. cit. p. 245.
- 20- Ibid. p. 248-248.
- 21- Ibid. p. 248
- 22- Ibid. p. 249

Les agronomes et le développement régional: Sociologie de l'action agro- nomique dans le Bas-St-Laurent

1 État de la question

Bruno Jean

Dans l'histoire du développement régional, une catégorie d'agent de développement a été particulièrement active bien que ses interventions soient méconnues, tenues dans l'ombre. Il s'agit des agronomes, occupation dont l'histoire et le développement est intimement liée à l'histoire même de la société québécoise comme nous l'avons montré dans nos publications antérieures (1). Dans l'optique des études régionales, il devient pertinent d'étudier l'action spécifique de cette catégorie d'acteurs du développement régional, présents aux premières heures, avec leurs préoccupations économiques et sociales au temps de la crise des années trente qui les entraînera dans la création de nombreuses coopératives d'épargne et de crédit ainsi que les coopératives agricoles. Voulant recueillir sous forme d'histoires de vie les récits des fondateurs de coopératives au Québec, un projet de recherche (2) en cours au Centre de gestions des Coopératives des H.E.C. a noté que plusieurs de ces "fondateurs" étaient justement des agronomes.

Voulant développer notre connaissance de l'histoire du développement rural et agricole de l'Est du Québec, une étude de l'action des agronomes viendrait compléter nos travaux déjà réalisés ou en cours de publications (3).

Une telle recherche aurait donc des retombées sur l'enseignement à la maîtrise en développement régional qui doit s'appuyer sur des travaux de cette nature. Par ailleurs, il y a urgence, car plusieurs agronomes actifs dans le développement de notre région sont à la retraite; avant qu'ils ne disparaissent, il faudra recueillir leurs témoignages par une collection d'histoires de vie qui constituerait déjà un précieux outil de travail pour des recherches futures. Une copie de cette collection pourra constituer un fonds déposé à notre Service des Archives Régionales de la bibliothèque.

Une telle recherche répond en plus à une demande du milieu. Depuis plusieurs mois la section régionale de l'Ordre des Agronomes sollicite ma collaboration pour écrire une publication, une sorte d'histoire régionale de l'action agronomique. Les agronomes

s'étaient d'ailleurs réjouis du travail que j'avais réalisé à propos de la naissance de la profession à l'échelle québécoise (4). Il s'agirait maintenant de refaire cette histoire à l'échelle du Bas St-Laurent, projet qui rencontre à la fois des préoccupations scientifiques (développement régional) et du milieu (l'Ordre des Agronomes qui veut enrichir sa mémoire collective).

2 Objectifs

Cette recherche viserait à une publication faisant état du rôle des agronomes dans l'histoire du développement régional du Bas St-Laurent. Cette publication comprendrait une sociographie des agronomes, la présentation de quelques cas intéressants, notre région étant un lieu important, si on considère Ste-Anne de La Pocatière dans l'espace étudié, dans l'édification de cette profession avec l'enseignement agronomique et les interventions de l'École d'Agriculture de cette localité, et un bilan de l'action agronomique des années trente à nos jours.

Il est aussi fort possible que l'assistante de recherche que le projet embaucherait fasse de cette recherche l'objet de sa thèse de maîtrise; aussi le projet encouragerait ainsi notre programme de maîtrise et prendrait plus d'ampleur; et la réponse à la demande du milieu risquerait d'être plus complète.

3 Méthodologie

Cette étude sur la recherche et l'analyse documentaires (inventaires des articles de journaux et revues faisant état des interventions des agronomes) et sur le recueil d'une douzaine d'histoires de vie d'agronomes qui ont été actifs dans la région. L'analyse documentaire fait appel à des techniques d'analyse de contenu. La réalisation d'histoires de vie et leur analyse sociologique constitue une démarche qui nous est familière et que nous avons même contribué à la mettre au point dans un livre sur l'histoire orale (5).

4

Description du travail

Archives écrites: dépouillement et analyse
 Ex: **Terre de Chez-nous**
Agriculture
Progrès du Golfe
Echo du Bas St-Laurent
Le St-Laurent
 Autres journaux régionaux.

Archives orales: recueil et transcription d'une douzaine d'histoires de vie.

-Obtenir les copies des histoires de vie déjà réalisées avec des agronomes de la région: vérifier avec l'U. Laval, le Centre de Gestion des Coopératives et l'Institut Québécois de recherche sur la culture.

Rédaction d'une publication sur l'histoire régionale des agronomes.

5

Rôle des membres de l'équipe

Bruno JEAN: recueil d'histoires de vie et rédaction

Colette SANTERRE: Archives écrites
 recueil d'histoires de vie et rédaction

Nous avons aussi de l'appui et de l'aide de Ginette Chamberland de l'Ordre des Agronomes.

6. Autres revenus

Il est possible que l'Ordre des Agronomes s'implique financièrement au niveau d'une éventuelle édition de la publication prévue. □

1-Voir:

- Bruno JEAN, "Les idéologies éducatives agricoles (1860-1980) et l'origine de l'agronomie québécoise", **Les Cahiers l'ISSH**, collection: Etudes sur le Québec (8), Québec, Université Laval, 1977, 237 p.
- Bruno JEAN, "Idéologies et professionnalisation: le cas des agronomes", **Recherches Sociographiques** 19 (2), 1978, pp. 252-260.
- Bruno JEAN, "Animation et entreprises familiales agricoles; le rôle des agronomes" dans **Animation sociale, entreprises communautaires et coopératives**, Montréal, A. St-Martin, 1979, pp 225-236.
- D'après une communication personnelle de Jean-Marie MARTEL du Centre de gestion des Coopératives.
- 3- Bruno JEAN, **L'agriculture périphérique dans l'Est du Québec** Thèse de doctorat en Sociologie, Paris, Ecole de hautes études en Sciences Sociales, juin 1982, 494 p. **Deux cahiers du Grideq** à paraître: "La formation d'un espace rural et d'une agriculture en périphérie: le cas de l'Est du Québec" et "Agriculture de groupe et développement rural: l'expérience des entreprises agricoles communautaires de l'Est du Québec".
- 4- La recension de ma publication sur les agronomes (note 1) par Jean-Baptiste ROY, dans **Agriculture** en 1978.
- 5- Bruno JEAN et al (sous la direction de J. HAMELIN et N. GAGNON), **L'histoire orale**, St-Hyacinthe, Edisem, Coll "Méthodologie des Sciences Humaines" (1), 1978, 99 p.

Parutions

récentes

Jean-Charles Fortin, Louis Trépanier
 Antonio Lechasseur,

Sous la direction de
 Bruno JEAN et Danielle LAFONTAINE

Région, régionalisme et développement régional

Le cas de l'Est du Québec

Cahiers du
GRIDEQ

JEAN, Bruno et Danielle LAFONTAINE, dir. *Région, régionalisme et développement régional. Le cas de l'Est du Québec*. Rimouski, Université du Québec à Rimouski - Groupe de recherche interdisciplinaire en développement de l'Est du Québec, 1984, VII-358 p. (cahiers du GRIDEQ, 14).

Distribution: GRIDEQ, Université du Québec à Rimouski, 300 avenue des Ursulines, Rimouski (Québec), G5L 3A1, Coût: 8,00 \$.

Cet ouvrage a été lancé au printemps dernier à l'occasion du colloque sur la recherche régionale au Québec tenu à l'Université du Québec à Rimouski et organisé par le Groupe de recherche interdisciplinaire en développement de l'Est du Québec pour souligner son dixième anniversaire d'existence. Il s'agit en fait d'un collectif dont l'objectif, aux dires de ses rédacteurs, est de mettre ensemble diverses contributions des membres du GRIDEQ sur un thème unique: le développement régional. En tout dix articles et cinq notes de recherche portant sur divers aspects de travaux actuellement menés par les membres: la pénétration du capitalisme dans la région, l'agricul-

ture contemporaine, la multinationale Noranda Mines, le mouvement populaire, développement coopératif et culture politique, information et mass-média, le BAEQ, les populations régionales, le projet d'histoire du Bas-Saint-Laurent, travail, travailleurs et technologies, etc.

LAFONTAINE, Danielle, dir. *La recherche en développement régional à l'Université du Québec. Répertoire 1980-83* Rimouski, Groupe de recherche interdisciplinaire en développement de l'Est du Québec - Université du Québec à Rimouski, 1984, 475 p.

Distribution: GRIDEQ, Université du Québec à Rimouski, 300 avenue des Ursulines, Rimouski (Québec) G5L 3A1. Coût: 10,00 \$

Cet ouvrage sera sans doute utile à tous ceux que la recherche régional préoccupe. Voilà réunis pour la

première fois à notre connaissance les renseignements se rapportant à tous les projets de recherche qui ont été mis sur pieds dans le réseau de l'Université du Québec depuis 1980. La lecture de ce répertoire est fort révélatrice des principales tendances de la recherche régionale qui s'est réalisée au Québec dans les dernières années. Ainsi, voit-on se cotoyer des disciplines aussi disparates que l'histoire, les sciences, la sociologie, la démographie et la géographie. L'équipe de rédaction a recensé au delà de 200 projets de recherche dans ces domaines. Il est à souhaiter, comme l'espèrent les membres du GRIDEQ à l'origine de cette publication, que ce répertoire sera mis à jour périodiquement pour le grand bien des travaux sur les régions du Québec. □

INDEX DE L'ÉCHO DE FRASERVILLE (8 et 31 mai 1884)



Cégep de
Rivière-du-Loup
Centre d'Étude Régionale

LOBRAINE BOIVIN
DANIEL PELLETIER
GILLES ROY

INDEX DU BULLETIN POLITIQUE [17 février 1889 au 15 juin 1900]



 cégep de
Rivière-du-Loup
Centre d'Étude Régionale

Lorraine Boivin
Daniel Pelletier
Gilles Roy

BOIVIN, Lorraine, Daniel PELLETIER et Gilles ROY. *Index de l'Écho de Fraserville (8 et 31 mai 1884)*. Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, 1983. 43 p. (Les publications du Centre d'Étude régionale, No 2)

et

BOIVIN, Lorraine, Daniel PELLETIER et Gilles ROY. *Index du Bulletin politique (17 février 1889 au 15 juin 1900)*. Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-

Loup, 1984, XVII-170 p. (Les publications du Centre d'étude régionale, No 3) (6,00 \$)

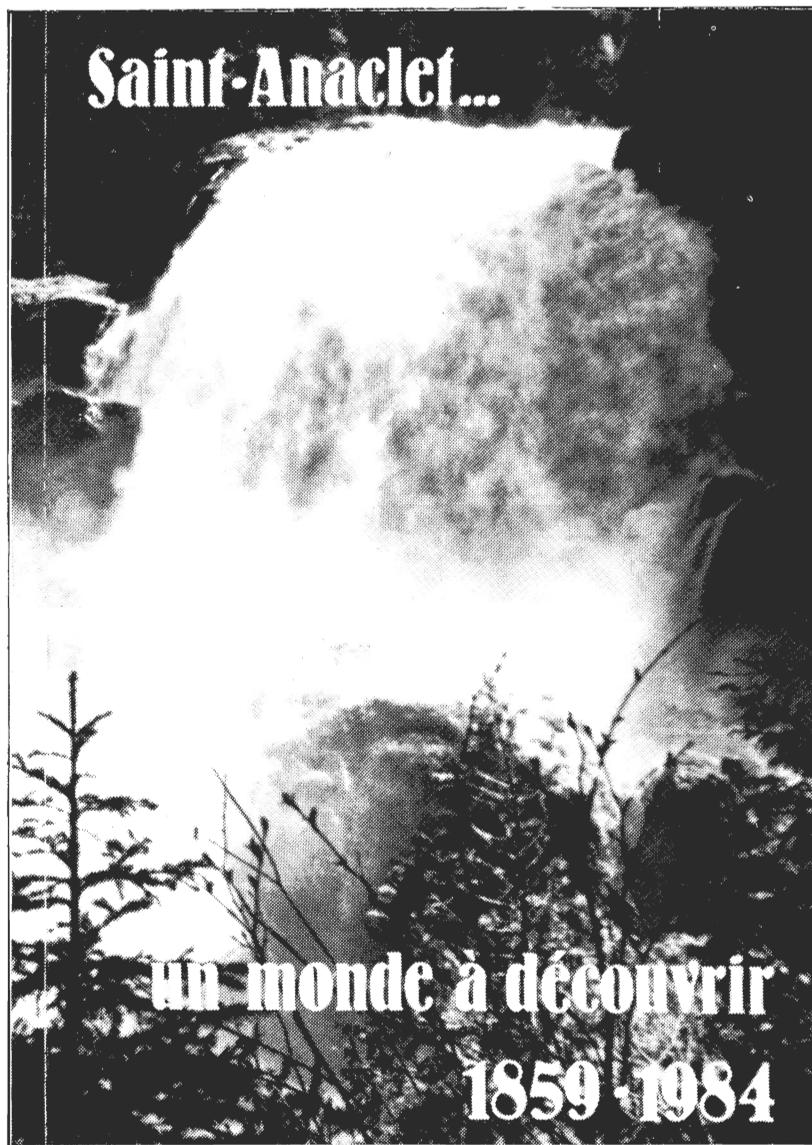
et

ROBERGE, Alain. *Documentation disponible au Centre d'Étude régionale*. Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, 1983. 23 p. (Les publications du Centre d'Étude régionale, No 1)

Distribution: Centre d'Étude régionale, Cégep de Rivière-du-Loup, 80, rue Frontenac, Rivière-du-Loup (Québec), G5R 1S8.

Les travaux de recherche se multiplient à un rythme accéléré à Rivière-du-Loup. C'est du moins ce que laisse croire la récente création d'un "Centre d'Étude régionale" au Cégep local. A peine créé, le centre a déjà à son actif les trois publications mentionnées en titre. La première contient la liste des ouvrages disponibles sur les rayons du Centre. Les deux autres sont beaucoup importantes. Ce sont les premiers index que l'équipe compte publier dans le

cadre d'un vaste projet d'indexation des journaux de la ville de Rivière-du-Loup. Il s'agit des index de *l'Écho de Fraserville* et du *Bulletin politique*, des journaux publiés à la fin du XIXe siècle. Ces instruments de recherche sont bien présentés et il y a fort à parier qu'ils rendront bien des services aux travaux historiques locaux et régionaux. Lorraine Boivin, responsable du groupe, nous promet quelques autres index pour la prochaine année.

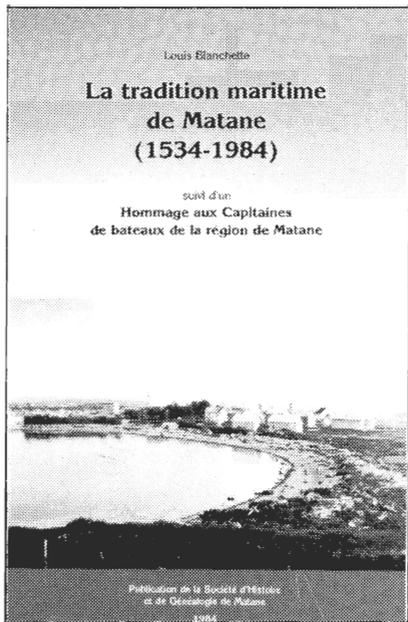


Bélanger, Noël et al. *Saint-Anaclet, un monde à découvrir, 1859-1984* Saint-Anaclet, Le Comité d'Histoire des Fêtes du 125e Anniversaire de Saint-Anaclet, 1984, 205 p.

Distribué dans les librairies de la région au coût de \$10.00

La plupart des anciennes paroisses du Bas Saint-Laurent sont maintenant dotées de cet outil indispensable à une bonne compréhension de l'histoire locale,

une monographie paroissiale. Complétant l'ouvrage publié lors du centenaire de Saint-Anaclet, en 1959, cette publication se veut plus "moderne" dans le genre, privilégiant l'approche économique et sociale. L'histoire religieuse y trouve cependant son compte: le chapitre consacré aux moeurs et pratiques religieuses remplace avantageusement la liste exhaustive des biographies des desservants de la cure à laquelle nous avait habitué un tel ouvrage. □



BLANCHETTE, Louis.

La tradition maritime de Matane (1534-1984) Suivi d'un Hommage aux Capitaines de bateaux de la région de Matane. Matane, La Société d'Histoire et de Généalogie de Matane, 1984, 148 p.

Disponible dans les librairies et kiosque à journaux de la région. Coût: 6,00 \$.

En plus de sa revue "L'Histoire au pays de Matane" publiée depuis 1965, la Société d'Histoire et de Généalogie de Matane s'est donnée pour tâche de faire connaître les auteurs qui s'intéressent au patrimoine historique de la région de Matane. Quatrième publication de la Société depuis 1977, cet ouvrage nous fait découvrir les multiples liens qui rattachent la ville riveraine à son fleuve.

L'auteur, historien de formation, nous conduit à travers 450 années de vie maritime, du premier voyage de Jacques Cartier jusqu'au nouveau port de Matane, dans un récit où l'intérêt se démentit rarement. □

PARENT, Yvette et al. *Triple Fête 1983*, Rivière-du-Loup, Comité de la Triple Fête de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, 1983, 167 p.

Publié à l'occasion de la Triple Fête de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, cet album veut souligner le 300e anniversaire de vie religieuse, le 150e anniversaire d'érection canonique de la paroisse et le 100e anniversaire de la construction de l'église.

Abondamment illustré, on y retrouve l'histoire religieuse de la paroisse, celle des institutions religieuses y ayant oeuvré de même qu'une brève histoire sociale de cette municipalité qui forma d'abord le village puis la ville de Fraserville et qui devint par la suite la ville de Rivière-du-Loup. Une chronologie des événements marquants de ces premiers 300 ans vient compléter l'ouvrage. □

